LA PUCELLE D'ORLÉANS, POÉME HÉROÏ-COMIQUE EN DIX-HUIT CHANTS.

Non vultus, non color unus.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE ÉPITRE du P. Grisbourdon à M. de Voltaire ;

*ET D'UN JUGEMENT Sur le Poëme de la Pucelle, à M. * * **

AVEC UNE ÉPIGRAMME Sur le même Poëme.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

BRITISH MUSEUM

AVIS.

MOnſieur DE VOLTAIRE, *au lieu de remercier les premiers Éditeurs de ce Poëme, des retranchemens qu'ils y avoient faits, s'eſt plaint dans ſa Lettre à l'Académie des additions qu'ils n'y avoient pas faites. C'eſt ce qui nous a engagés à le publier tel qu'il eſt. Nous l'avons fidélement imprimé, d'après une copie qu'il a lui-même donnée à un de ſes amis, & chargée de corrections de ſa main. Peut-être enfin ſe taira-t-il: & certainement l'Académie, qui partage ſi tendrement ſa peine, reconnoîtra ici ce Confrere illuſtre, don*

les écrits toujours désavoués sont pleins de beautés & de défauts, de traits de vertu & d'impiété, d'ingénieuses & froides plaisanteries. Il n'est point d'Écrivain plus inégal ; & moins il est semblable à lui-même, & plus il est lui. Nous ne concevons point pourquoi M. DE VOLTAIRE *déshérite un enfant qu'il a été trente ans à faire. Parmi nous autres Anglais cela ne l'a point déshonoré : nous entendons raillerie.*

BRITISH
11 JY77
MUSEUM

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de CHARLES VII *& d'*AGNÉS SOREL. *Siege d'Orléans par les Anglais. Apparition de* SAINT DENIS.

VOus m'ordonnez de célébrer des Saints;
Ma voix eſt faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette JEANNE,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige gallicane,
Sauva ſon Roi de la race anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra ſon féminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le ſoir pour mon uſage,

Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion,
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux,
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.
O Chapelain ! toi dont le violon
De diſcordante & gothique mémoire,
Sous un archet, maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur as raclé ſon hiſtoire.
Vieux Chapelain ! pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point; c'eſt pour la Motte-Houdart,
Quand l'Illiade eſt par lui traveſtie,
Ou pour quelqu'un de ſon académie.
Le bon roi Charles, au printems de ſes jours,
Au temps de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce Prince aimoit la danſe)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnés Saurel.
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des Syrénes ;
Elle avait tout : elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages & les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brûlante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnés, ſoupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,

Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vite en amour.
Agnés voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtère,
Voiles de gaze, & que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfaiſans.
Donc, pour cacher comme on put cette affaire,
Le roi choiſit le conſeiller Bonneau,
Confident ſûr, & très-bon tourangeau.
Il eut l'emploi, qui n'eſt pas le plus mince,
Et qu'à la cour, où tout ſe peint en beau,
Nous appellons être l'ami du Prince;
Mais qu'à la ville, & ſur-tout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Bonneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château;
Agnés un ſoir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charles y vint à la nuit noire.
On y ſoupa; Bonneau ſervit à boire.
Tout fut ſans faſte & non pas ſans aprêts,
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès!
Nos deux amans, pleins de trouble & de joie,
Ivres d'amour à leurs deſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brulans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait:
Contes d'amour d'un air tendre il faiſait,

Et du genou le genou lui ſerrait.
Le ſoupé fait, on eut une muſique
Italienne, en genre cromatique.
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flutes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De cent héros qu'amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de jeunes beautés,
Avaient quitté les faveurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était,
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès, diſcrete, & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.
Déjà la lune eſt au haut de ſon cours.
Voilà minuit, c'eſt l'heure des amours.
Dans un alcove artiſtement rangée,
Point trop obſcure & point trop éclairée,
Entre deux draps, que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les apas ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix, ſuivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous amans, vous qui ſavez aimer!
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France.
Sur les cheveux en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maitreſſe.
Moment charmant de joie & de tendreſſe!
Le cœur leur bat: l'amour & la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur paſſe, & l'amour ſeul demeure.

Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure :
Ses yeux ardents, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.
Qui n'en ſerait en éfet idolâtre ?
Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons, ſéparés, faits au tour,
Allants, venants, arondis par l'amour.
Leur bouton net eſt de couleur de roſe.
Teton charmant, qui jamais ne repoſe,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous ſuccer.
Pour mes lecteurs, tout plein de complaiſance,
J'allois montrer à leurs yeux ébaubis
De ce beau corps les contours arondis :
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout eſt beauté, tout eſt charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a ſa part,
Lui donne encor une grace nouvelle.
Elle l'anime : amour eſt un grand fard,
Et le plaiſir embellit toute belle.
Trois mois entiers, nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeuné reſtaurant, delectable,
Rend à leurs ſens leur premiere vigueur,
Puis pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne
Suivre cent chiens japant dans la campagne.
A leur retour, on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,

Sont prodigués ſur eux à pleines mains.
Le diné vient : la délicate chere !
L'oiſeau du Phaſe & le coq de bruyere,
De vingt ragoûts l'aprêt délicieux,
Charment le nez, le palais & les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Portent un feu qui s'exhale en bons mots.
Le diné fait, on digere, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait briller des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe : une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie :
Et ſur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans l'excès des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices :
Toujours heureux & toujours plus ardents.
Point de ſoupçons, encor moins de querelles :
Nulle langueur : & l'amour & le temps
Auprès d'Agnés ont oublié leurs aîles.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flame :
Ma chere Agnés ! idole de mon ame !
Le monde entier ne vaut point vos apas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui :
Au fier Anglais la France eſt aſſervie :
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie !

J'ai votre cœur : je ſuis plus roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.
Comme il menait une joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa grace abbaye,
Le prince Anglais, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, boté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaiſſant la viſiere,
Foulait aux pieds la France priſonniere.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats & la mere & la fille ;
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muſcat des Peres Bernardins,
Frape en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et ſans reſpect pour Jeſus ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie :
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglants, de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés ;
Tandis qu'au loin couché dans la prairie,
Colin s'endort ſur le ſein d'Égérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.
Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des ſaints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,

L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le Roi très-chrétien
Baisant Agnès & ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un saint vaut mieux que tous les Dieux païens.
Ah! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'Empire auguste,
Où de la foi j'ai planté l'étendard;
Trône des lys, tu cours trop de hazard:
Sang des Valois, je ressens tes miseres.
Ne souffrons pas que les superbes freres
De Henri cinq, sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai quoique saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne:
Car si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins
Se gausseront des saintes Décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans les papes brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilege affront;
Mes chers Français seront tous catholiques;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques:
Frapons, chassons ces dogues britanniques,
Punissons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.
Des Gallicans ainsi parlait l'Apôtre,
Ne maudissons l'ardente patenôtre:
Et cependant que tout seul il parlait,

Dans Orléans un conſeil ſe tenoit.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques Seigneurs & quelques Conſeillers,
Les uns pedants & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur miſere,
Pour leur refrein diſaient : que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois,
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts :
„ Allons, amis, mourons pour la patrie ;
„ Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criant tout haut : " Par Dieu !
„ Dans Orléans il faut mettre le feu,
„ Et que l'Anglais qui penſe ici nous prendre,
„ N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il diſait : " attendons
„ Juſqu'à demain, & beau jeu nous verrons.
Le préſident Louvet grand perſonnage,
D'un maintien grave, & qu'on eut pris pour ſage,
Dit : " Je voudrais que préalablement
„ Nous fiſſions rendre arrêt du parlement
„ Contre l'Anglais ; & qu'en ce cas énorme
„ Sur toute choſe on procédât en forme.
Sur cette affaire ils parlaient tous fort bien,
Ils diſaient d'or, & ne concluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſai quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme, au viſage vermeil,
Sur un rayon détaché du ſoleil,
Des cieux ouverts rend la voute profonde.
Odeur de ſaint ſe ſentait à la ronde :
Le bon Denis deſſus ſon chef avait

A deux pendans une mitre pointue,
D'or & d'argent ſur le ſommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vents flottait.
Son front brillait d'une ſainte auréole.
Son cou penché laiſſait voir ſon étole.
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis litnus augural.
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille,
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix dit que c'était un diable,
Qui leur venait du fin fond de l'enfer,
Que ce ſerait choſe très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer:
Maître Louvet s'en court au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire, & Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet aproche, & le ſaint fantôme entre,
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction;
Soudain chacun ſe ſigne & ſe proſterne,
Il les releve avec un air paterne:
Puis il leur dit, " ne faut vous effayer:
„ Je ſuis Denis & ſaint de mon métier.
„ J'aime la Gaule, & l'ai catéchiſée:
„ Et ma bonne ame eſt très-ſcandaliſée
„ De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
„ Dont le pays en cendre eſt conſumé,

„ Et qui s'amuſe, au lieu de ſe défendre,
„ A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
„ J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
„ Les bons Français qui combatent pour lui:
„ Je veux finir leur peine & leur miſere.
„ Tout mal, dit-on, par le contraire:
„ Or, ſi Charlot veut pour une catin
„ Perdre la France & l'honneur avec elle,
„ J'ai réſolu, pour ſauver ſon deſtin,
„ De me ſervir des mains d'une pucelle.
„ Vous, ſi d'enhaut vous deſirez les biens,
„ Si vos cœurs ſont & français & chrétiens,
„ Si vous aimez le roi, l'état, l'égliſe,
„ Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
„ Montrez le nid où convient de chercher
„ Le vrai phénix que je veux dénicher.
A tant ſe tut le vénérable ſire.
Quand il eut fait chacun ſe prit à rire:
Le Richemont, né plaiſant & moqueur,
Lui dit: "ma foi, mon cher prédicateur,
„ Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
„ D'abandonner le céleſte domaine,
„ Pour demander à ce peuple méchant
„ Ce beau joyau que vous eſtimez tant!
„ Quand il s'agit de ſauver une ville,
„ Un pucelage eſt aſſez inutile.
„ Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays;
„ Vous en avez tant dans le Paradis.
„ Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges,
„ Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
„ Chez les Français, hélas! il n'en eſt plus:

„ Tous nos moutiers ſont à ſec là-deſſus.
„ Nos francs archers, nos officiers, nos princes
„ Ont dès long-temps dégarni les provinces.
„ Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
„ Plus de bâtards encor que d'orphelins.
„ Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
„ Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.
Le ſaint rougit de ce diſcors brutal.
Puis auſſi-tôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique de deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il ſe peut, ce bijou,
Qu'on tient ſi rare, & dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller : & tandis qu'il ſe perche
Sur un des traits qui vont porter le jour,
Ami, lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

CHANT II.

JEANNE, armée par SAINT DENIS, va trouver CHARLES VII à Tours. Ce qu'elle fit en chemin.

HEureux cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien, mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimer, c'eſt là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe.
Mes chers amis, ayons tous cet honneur.
Ainſi ſoit-il. Mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes,
Diſaient aux gens, *en Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire,
Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys, & du peuple Gaulois.
De Dom Remy chantons tous le village,
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O Dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.

Jeanne y nâquit : certain curé du lieu,
Faiſant par-tout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la priere,
Moine autrefois, de Jeanne fut le pere.
Une robuſte & graſſe chambriere
Fut l'heureux moule où ce paſteur jetta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; & déjà de ſon nom
La renommée rempliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête,
Trente-deux dents d'une égale blancheur,
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en ſa couleur,
Apetiſſante & fraiche par merveille.
Ses tetons bruns mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le caſque, & le froc.
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe,
Et d'une main potelée & nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble & le robin :
Chemin faiſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis, dont l'indiſcrette main
Va tâtonant ſa cuiſſe ou gorge nue :
Travaille & rit du ſoir juſqu'au matin :
Conduit chevaux, les penſe, abreuve, étrille :
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à crû, comme un ſoldat Romain.
O profondeur ! ô divine ſageſſe !

Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands, ſi petits à tes yeux !
Que les petits ſont grands quand tu le veux !
Ton ſerviteur Denis, le bienheureux,
N'alla roder au palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes :
Denis courut, amis, qui le croirait ?
Chercher l'honneur. Où ? . . . dans un cabaret.
Il était temps que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hazard.
De Satanas la malice eſt connue :
Et ſi le ſaint fut arrivé plus tard,
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un cordelier nommé Roch Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie.
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie,
C'était l'honneur de la pénaillerie :
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion :
De plus, grand clerc en la ſorcellerie,
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques ſages,
De nos ſavans dans nos jours ignoré,
Jours malheureux ! tout eſt dégénéré.
En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance

De ſon génie, il jura ſon cordon
Qu'il ſaiſiroit ce beau Palladion.
J'aurai, dit-il, Jeanne dans ma puiſſance.
Je ſuis Anglais, je dois faire le bien
De mon pays, mais encor plus le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre
Lui diſputait cette conquête illuſtre.
Cet ignorant valait un cordelier.
Car vous ſaurez qu'il était muletier.
Le jour, la nuit, offrant enfin ſans terme
Son lourd ſervice & l'amour le plus ferme,
L'occaſion, la douce égalité,
Faiſaient pencher Jeanne de ſon côté:
Mais ſa pudeur triomphait de la flame,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Roch Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur:
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ce rival ſi terrible:
Puis il lui tint ce diſcours ſi plauſible.
„ Puiſſant héros, qui paſſez au beſoin
„ Tous les ſujets ſoumis à votre ſoin,
„ Je ſais combien Jeannette vous eſt chere:
„ Je l'aime auſſi d'une amour non légere:
„ Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux.
„ Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux.
„ En bons amis accordons-nous pour elle.
„ Amans unis & rivaux ſans querelle,
„ Tâtons tous deux de ce morceau friand,
„ Qu'on pourroit perdre en ſe le diſputant.
„ Conduiſez-moi vers le lit de la belle.
„ J'invoquerai le démon du dormir:
„ Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir:

„ Et tour à tour nous veillerons pour elle.
Incontinent le mage en capuchon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce plaiſant diable eſt maintenant en France :
Avec Meſſieurs il ronfle à l'audience :
Dans le parterre il vient veiller le ſoir.
Aux cris dumoine, il monte en ſon char noir.
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre,
Dans l'air il gliſſe, & doucement fend l'ombre :
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, & tâtonne, & s'étend,
Et ſecouant ſon pavot narcotique
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit, que le moine Girard,
En confeſſant la gentille Cadiere,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard,
De diableteaux une ample fourmilliere.
Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonés du démon du réveil,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déja trois dez roulans ſur ſon beau ſein
Vont décider au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne. Un ſorcier eſt heureux.
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux.
Embraſſe Jeanne . . . O ſoudaine merveille !
Denis arrive, & Jeanne ſe réveille.
O Dieu ! qu'un ſaint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit emportant dans le cœur
Avec la crainte un deſir de mal faire.

Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ?
Un jeune eſſain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe :
Ainſi fuyaient nos paillards confondus.
Denis s'avance, & reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : „ vaſe d'élection,
„ Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
„ Veut des Français venger l'oppreſſion,
„ Et renvoyer dans les champs d'Albion
„ Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
„ Dieu ſait changer, d'un ſouffle tout puiſſant,
„ Le roſeau faible en cedre du Liban,
„ Sécher les mers, abaiſſer les collines,
„ Du monde entier réparer les ruines.
„ Devant tes pas ſa foudre grondera :
„ Autour de toi la terreur volera :
„ Et tu verras l'ange de la Victoire
„ Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
„ Suis-moi : renonce à tes humbles travaux :
„ Charles eſt un Jean : Jeannette eſt un héros.
A ce diſcours flateur & pathétique,
Et qui n'eſt point en ſtyle académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Dit à part ſoi : mais me parle-t-on grec ?
Dans le moment un rayon de la grace,
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambriere ;

C'eſt un Céſar, c'eſt une ame guerriere.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumiere :
Son air honteux devient démarche fiere :
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent Monſeigneur.
Telle plutôt cette heureuſe griſette,
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le p... ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée & diſcrette
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'amour d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté ;
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Égliſe :
Lors aparut deſſus le maître-autel,
(Fille de Jean ! quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnais tout frais venu du ciel.
Des arſenaux du terrible empirée,
En cet inſtant par l'archange Michel
La noble armure avoit été tirée.
On y voyait l'armet de Déborat,
Ce clou pointu funeſte à Siſara ;
Le caillou rond, dont un berger fidele
De Goliath entama la cervelle ;
Cette machoire, avec quoi combattit
Le fier Samſon qui ſes cordes rompit,

Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle ;
Ces pots brillans dont Gédeon défit
De Madian la cohue infidelle :
Le coutelas de la belle Judith,
Cette beauté ſi ſaintement perfide,
Qui pour le ciel putain & homicide,
Oſa tuer ſon amant dans ſon lit ;
Et de relais ce ſacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir.
A ces objets, Jeannette émerveillée,
De cette armure eſt ſoudain habillée.
Elle vous prend cuiſſard & corſelet,
Caſque, braſſards, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, machoire,
Marche, s'eſſaye, & brûle pour la gloire.
Toute héroïne a beſoin d'un courſier.
Jeanne en demande au triſte muletier.
Mais auſſi-tôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons avec chanfrin doré,
Caracolant, du pied frapant la terre
Comme un Courſier de Trace ou d'Angleterre.
Ce beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine & ſouvent s'en ſervait :
Ainſi Pégaſe au haut des deux collines
Portait ſouvent neuf pucelles divines,
Et l'hippogriphe à la lune volant
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Tu veux, lecteur, ſavoir qu'était cet âne,
Qui vint d'abord offrir ſa croupe à Jeanne.

Tu le ſauras, mais dans quelqu'autre chant.
En attendant, crois-moi, tremble, révere
Cet âne heureux. Il n'eſt pas ſans myſtere.
Sur ſon griſon Jeanne a déjà monté :
Sur ſon rayon Denis eſt reporté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
Porter au Roi l'eſpoir de la victoire.
L'ane tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'éleve & fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte avanture,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier ;
Monte deſſus, chevauche, pique & jure
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, croit gagner au marché :
Et du vilain l'ame terreſtre & craſſe
A peine voit qu'elle a changé de place.
Jeanne & le ſaint s'en allaient donc vers Tours
Chercher le roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſſerent,
Tôt des Anglais enſemble ils traverſerent.
Ces fiers Bretons ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, & goujats & vedettes :
On n'entendait ni tambours, ni trompettes :
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait près d'un page étendu.
Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à ſa pucelle :
„ Fille de bien, tu ſauras que Niſus

„ Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
„ Bien ſecondé de ſon cher Euryale,
„ Rendit la nuit aux Rutulois fatale :
„ Le même advint au quartier de Rheſus ;
„ Quand la valeur du preux fils de Tidée
„ Par la nuit noire & par Uliſſe aidée,
„ Sut envoyer ſans danger, ſans effort,
„ Tant de Troyens au ſommeil de la mort ;
„ Tu peux jouir de ſemblable victoire.
„ Parle, dis-moi, veux-tu cette gloire ?
„ Jeanne, lui dit : Je n'ai point lu l'hiſtoire :
„ Mais je ſerais de courage bien bas,
„ De tuer gens qui ne combattent pas.
Diſant ces mots, elle aviſe une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faiſaient paraître à ſes yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis.
Cent gros flacons, remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec aſſurance,
D'un grand pâté prend les vaſtes débris,
Et boit ſix coups, avec Monſieur Denis,
A la ſanté de ſon bon roi de France.
La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier, qui dormait ſur le dos.
Jeanne ſaiſit ſa rédoutable épée,
Et ſa culotte en velours découpée.
Ainſi jadis David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire & ce qu'il ne fit pas.

Près de Chandos étoit ün jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour;
Non loin du page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faiſait
Pour la beauté que ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, & ſa main deſſine
Trois fleurs de lys juſte deſſus l'échine.
Préſage heureux de l'amour des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lys français ſur une feſſe anglaiſe.
Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin:
Car s'éveillant il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie: alerte! il croit qu'on le trahit:
A ſon épée il court auprès du lit:
Il cherche en vain: l'épée eſt diſparue.
Point de culotte. Il ſe frotte la vue:
Il gronde, il crie, & penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de ſoleil, & qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour?
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans.

Il ne veut plus à pareille avanture
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour,
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger ſeigneur de Baudricour,
Preux chevalier & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique :
Malgré cela, pas trop mal à la cour.
„ Eh ! jour de dieu, dit-il, parlant au Prince,
„ Vous languiſſez au fond d'une province,
„ Eſclave roi, par l'amour enchaîné !
„ Quoi ! votre bras indignement repoſe ?
„ Ce front royal, ce front n'eſt couronné
„ Que de tiſſus & de myrthe & de roſe ?
„ Et vous laiſſez vos cruels ennemis,
„ Rois dans la France, & ſur le trône aſſis ?
„ Allez mourir, ou faites la conquête
„ De vos états ravis par ces mutins.
„ Le diadême eſt fait pour votre tête,
„ Et les lauriers n'attendent que vos mains.
„ Dieu, dont l'eſprit allume mon courage,
„ Dieu, dont ma voix annonce le langage,
„ De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir :
„ Oſez le croire, oſez vous ſecourir.
„ Suivez du moins cette auguſte amazone,
„ C'eſt votre apui, c'eſt le ſoutien du trône :
„ C'eſt par ſon bras que le maître des rois
„ Veut rétablir nos autels & nos loix.
„ Jeanne avec vous chaſſera la famille
„ De cet Anglais ſi terrible & ſi fort.
„ Devenez homme : & ſi c'eſt votre ſort
„ D'être à jamais mené par une fille,

„ Fuyez au moins celle qui vous perdit,
„ Qui dans ſes bras votre cœur amollit;
„ Et digne enfin de ce ſecours étrange,
„ Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un roi de France a toujours dans le cœur
Malgré le vice un très-grand fond d'honneur:
Vous l'avez vu dernièrement, mes freres,
Lorſque Louis ſe dérobant des bras
De la beauté qu'exorciſait Linieres,
Aux bords du Rhin du fond des Pays-bas
Vint cogner Charles, & braver le trépas.
Du vieux ſoldat le diſcours pathétique
Frapa le prince, amant des blonds apas.
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs,
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſiere,
Rapellera les morts à la lumiere.
Charles éveillé, Charles bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant, aux armes!
Les ſeuls combats à ſes yeux on des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la premiere chaleur
De ſes tranſports où ſon ame eſt en proie,
Il voulut voir, ſi celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du ſeigneur,
Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fiere beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majeſté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle:
„ Jeanne, écoutez: Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit: „ O grand ſire, ordonnez

„ Que médecin, lunettes ſur le nez,
„ Matrones, clercs, pédans, apoticaires,
„ Viennent ſonder ces feminins myſteres :
„ Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
„ Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde là.
A ſa réponſe & ſage & meſurée,
Le roi vit bien qu'elle était inſpirée.
„ O bien, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
„ Fille de Dieu, dites-moi dans l'inſtant
„ Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle.
„ Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut : miracle & ſe ſigna.
Incontinent la cohorte fourée,
Bonnet en tête, Hypocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De la guerriere entre leurs mains livrée.
On la met nue : & monſieur le doyen,
Ayant le tout conſidéré très-bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.
L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain, d'un pas délibéré,
Retourne au roi, devant lui s'agenouille :
Et déployant la ſuperbe dépouille,
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant !
„ Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant !
„ Que ſous tes loix, la main de ta ſervante
„ Oſe venger la France gémiſſante.
„ Je remplirai les oracles divins.
„ J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
„ Par cette épée, & par mon pucelage,

„ Que tu ſeras huilé bientôt à Rheims :
„ Tu chaſſeras les anglaiſes cohortes,
„ Qui d'Orléans environnent les portes.
„ Viens accomplir tes auguſtes deſtins !
„ Viens : & de Tours abandonnant la rive,
„ Dès ce moment ſouffre que je te ſuive.
Les courtiſans, autour d'elle preſſés,
Les yeux au ciel, & vers Jeanne adreſſés,
Battent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier,
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,
Porter ſa lance, & lui donner ſa vie.
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire, & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir, chaque Officier s'empreſſe.
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe ;
L'un ſans argent va droit à l'uſurier,
L'autre à ſon hôte, & compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflâme.
A cet aſpect, le roi Charles s'enflâme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, & cet âne aux deux aîles,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Aux deux amans épargner les adieux.
On eût verſé des larmes trop ameres :
On eût perdu des heures toujours cheres.
Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ

Un ſonge heureux, dont les erreurs la frapent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échapent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine.
Songe flateur, tu trompais ſes apas!
Son amant fuit, & ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

CHANT III.

Deſcription du Palais de la ſottiſe. AGNÉS ſe revêt de l'armure pour aller trouver ſon amant. Elle eſt priſe par les Anglais, & ſa pudeur ſouffre beaucoup.

CE n'eſt le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aſpect du carnage,
Et de conduire un monde de ſoldats.
Car tout cela ſe voit en tous climats :
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira, ſi nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus ſavants que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte ſur l'Ibére?
Tous ont vaincu : tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne.
Créqui vaincu fut enſuite vainqueur.
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte au double avec Eugene,
De Stanislas le vertueux ſuport ;
Ce roi ſoldat, Dom Quichotte du nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ſes lauriers flétris,

Par un rival objet de ſes mépris ?
Pour éblouir & duper le vulgaire,
Un ſûr moyen ſerait, à mon avis,
De s'établir un divin caractere,
Avec cela tout eſt humble & ſoumis.
Voyons comment, dans la grande chrônique,
Du fin Jetrho le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens, dont Jacob fut le pere,
Gens d'eſprit faible & de robuſte foi,
Il dit que Dieu lui montrant ſon derriere
L'endoctrinait ſur l'admirable loi,
Qui le devait & les fils de ſon frere
Entretenir pour jamais à rien faire :
Qu'il lui dictait tous les importuns cas,
Où les lépreux, les femmes bien apriſes,
Devaient changer de robe & de chemiſes,
Paraître en rue, ou reſter dans les draps.
De vingt pétards & d'autant de fuſées,
Le feu ſaillant, & les brillans éclats
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde & des ordres exprès,
Aux curieux interdiſaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête.
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du tout-puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophete.
Le drole avoit étudié ſa bête.
Seul au ſommet du myſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine,
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine
Cornes de bouc flamboyantes au front.

Du phyſicien le brillant phénomène,
Sur les eſprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez. Il vit en révérence
Tout un chacun recevoir ſon ſermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on oſait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron.
Et des ſtatuts, dont l'auteur mal-habile
Eût mérité les petites maiſons,
Furent des loix, que ce peuple imbécile
Crut renfermer le ſens des nations.
Le bon Numa, de ſa nymphe légere,
S'aida très-bien chez les enfans de Mars.
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars,
De quelques Dieux prétendirent deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles,
Ce ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux, & tous les dieux,
Guidaient leur aigle & combattaient pour eux;
Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils:
Et l'on voyait les Princes de la terre,
A leurs genoux redouter le tonnerre.
Denis, ſuivant ces exemples fameux,
Du merveilleux ſut ſe ſervir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle,
Chez les Anglais paſſât même pour telle;

Et que Betfort, & Talbot, & Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France:
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin.
Frere Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.
Devers la lune où l'on tient que jadis
Etoit placé dessous le paradis;
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le chaos, & l'Erebe, & la nuit,
Avant le temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste & caverneux sejour,
Inaccessible à la clarté du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumiere affreuse,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuse.
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la sotise;
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Oreille longue, avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est la sotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la paresse, & la crédulité.

Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine :
On la croirait en éfet ſouveraine.
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La fouberie eſt ſon miniſtre avide :
Tout eſt réglé par ce maître perfide,
Et la ſotiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour pléniere eſt, à ſon gré, fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tout moment déçus,
Dupes, fripons, & partant toujours crus.
C'eſt là qu'on voit les maîtres d'alchimie,
Faiſant de l'or & n'ayant pas un ſou ;
Les roſe-croix, & tout ce peuple fou,
Argumentant ſur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confreres,
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légeres.
Envelopé dans le ſein du repos,
Il fut conduit dans le paradis des ſots.
Quand il y fut, il ne s'étonna gueres.
Tout lui plaiſait : & même en arrivant
Il crut encor être dans ſon couvent.
Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Caco-démon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griffona
Un long tableau de toutes nos ſotiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.

Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs & de buſes,
On voit ſurtout un ſuperbe Ecoſſais ;
Law eſt ſon nom, nouveau roi des Français :
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit, ſyſtême.
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juſtice,
Lui vont porter leur or par avarice.
Ah ! quel ſpectacle ! ah ! vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar ! ſuffiſant Molina !
Petit Doucin ! dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle divine !
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau teſtament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fiere
En même temps s'en torche le derriere.
L'ignatien furieux, éperdu,
Court ſe ſaiſir du ſacré torchecu,
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre & de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on exile,
Toi, qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre,
Que pour la bulle on fera ſur la terre.
Le janſéniſte eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la grace efficace,
Dans ſes drapeaux porte un ſaint Auguſtin,
Et pour plusieurs il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent tous courbés

Deſſus le dos de cent petits abbés.
Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles !
Tout va changer : place, place, imbéciles,
Un grand tombeau, ſans ornemens, ſans art,
Eſt élevé, non loin de ſaint Médard.
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance.
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant,
Aux quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient, clopine ſur la tombe,
Crie, hoſanna, ſaute, gigotte, & tombe.
Le ſourd approche, écoute & n'entend rien.
Tout auſſi-tôt, de pauvres gens de bien,
D'aiſe pâmés, vrais témoins du miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle.
Frere Lourdis, fixant ſes deux gros yeux,
Voit le ſaint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, & toute choſe admire.
Ah ! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats & moitié monacal,
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de Sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant :
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte ;
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins,
Qui tour à tour s'éloignent & ſe choquent.
L'un, tout comblé, contient l'or qu'ils ex-
croquent ;

Dans l'autre ſont bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux pieds bénis de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'eſt un curé que le bûcher conſume:
Tous ces faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller meſſire Urbain Grandier,
Galigaï, ma chere maréchale,
Du parlement épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante & vénale
Te fait chaufer en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Qu'aux gens d'eſprit notre France eſt fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon pater!
Je vois plus loin cet arrêt autentique
Pour Ariſtote & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau pere Girard;
Vous méritez un grand article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot, qui prêchez à la grille!
Que dites-vous des pénitens apas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'eſtime fort cette douce avanture.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait:
Ce n'eſt pas là pécher contre nature.
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendais guere
De voir le diable entrer dans cette affaire.

Girard ! Girard ! tous tes accuſateurs,
Jacobin, carme, & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis était auſſi dans ce tableau :
Mais à ſes yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau ;
Le plus habile a peine à le connaître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtere,
Une autre ſcene en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déja parti pour Orléans.
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés, Jeanne, le caſque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête :
Voyez-vous-pas ces jeunes écuyers ;
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone ;
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevrault ſervir le féminin.
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme :
Et pere Anſelme eſt béni par madame.
La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus cet amant qu'elle adore,
Cede aux chagrins dont l'excès la dévore.
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs.
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs.

Puis, ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre :
„ C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit !
„ Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
„ Etait-ce là les ſermens qu'il me fit,
„ Lorſqu'à ſa flâme il me fit condeſcendre ?
„ Toute la nuit il faudra donc m'étendre
„ Sans mon amant, ſeule, au milieu d'un lit !
„ Jeanne en ces lieux conduite par l'envie,
„ Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
„ Portant culote & brayette au devant,
„ Large brayette, inutile ornement.
„ Jeanne la brune en gendarme vêtue
„ Va déſormais lui faſciner la vue,
„ Jeanne plaira, moi je ſerai perdue.
Diſant ces mots, elle pleure & rougit,
Frémit de rage & de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle.
Puis, tout à coup, d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.
Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix & de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant, laſſe de chevaucher,
La fiere Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe,
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois,
Puis dans l'étui ſe gliſſe en tapinois ;
De Jean Chandos prend la culotte, & paſſe
Les cuiſſes entre, & l'éguillette lace :
De l'amazone elle prend la cuiraſſe :
Le dur acier forgé par les combats

Preſſe & meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.
La belle Agnès dit alors à voix baſſe :
Amour ! amour ! maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante :
Fais-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerriere,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire.
Je le ſuivrai : qu'il permette aujourd'hui
Que ce ſoit moi qui combatte pour lui.
Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards anglais veut menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes apas !
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas.
Qu'il vive heureux ; que je meure pâmée
Entre ſes bras, & que je ſois aimée !
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Bonneau les armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainſi vêtue, & pliant ſous le poids,
N'en pouvant plus, maudiſſant ſon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie & la feſſe écorchée.
Le gros Bonneau, ſur un normand monté,
Va lourdement, & ronfle à ſon côté.
Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir & ſoupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voiſin

Bruits de chevaux & grand cliquetis d'armes :
Le bruit redouble : voici des gendarmes
Vêtus de rouge ; & pour comble de maux,
C'était les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance & demande : qui vive ?
A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour,
Je ſuis Agnès : vive France & l'amour.
A ces deux mots, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès & ſon gros confident.
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis,
Qui ſa culotte & ſon fer avaient pris.
Dans ce moment, où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa force renaiſſante,
Que les deſirs, pere des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame excités :
Dans ce moment, Chandos, on te préſente
La belle Agnés, plus belle & plus brillante
Que le ſoleil aux bords de l'orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, & tes gregues ſur elle ?
Chandos, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif :
Agnès en tremble, & l'entend qui marmote
Entre les dents : je l'aurai, ma culotte ?

A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quittez, dit-il, ma belle priſonniere,
Quittez le poids d'une armure étrangere.
Ainſi parlant, plein d'ardeur & d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe.
La Belle Agnès ſe défend avec grace :
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Mais il faut bien tout ſouffrir d'un vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de ſa cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur.
Des boudins blancs il était l'invanteur.
Et tu lui dois, ô nation Françaiſe !
Pâtés d'anguille, & gigots à la braiſe :
La dame Alix, malgré ſon teint flétri,
Parut encor à la troupe Bretonne
De bonne priſe ; & Robert Mackarti,
Brave Ecoſſais, vaillant chef du parti,
Dedans ſa tente emmena tôt la bonne.
„ Monſieur Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Diſait Agnès, d'un air timide & doux.
„ Par Dieu, dit-il, (tout héros Anglais jure)
„ Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure !
„ Cette culotte eſt mienne ; & je prendrai
„ Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe : & la belle éperdue
Tout en pleurant luttait entre ſes bras,
Et lui diſait : non, je n'y conſens pas.
Dans l'inſtant même, un horrible fracas
Se fait entendre. On crie, alerte, aux armes !
Et la trompette, organe du trépas,

Sonne la charge, & porte les alarmes.
A ſon réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnais maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et ſon haubert & ſa large braguette,
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement
D'un écuyer le dur acoutrement,
Monté à cheval ſur ſon âne, & s'écrie:
„ Venez: vengez l'honneur de la patrie.
Cent Chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas:
Ils ſont ſuivis de ſix cent vingt ſoldats.
Frere Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais, où regne la ſottiſe,
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Œuvres de moines, & belles âneries:
Ainſi bâté, ſitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe, & dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut du char d'ébene marqueté,
Répand ſur nous les pavots & les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

CHANT IV.

La PUCELLE *&* DUNOIS *combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château de Conculix.*

SI j'étais roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets :
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux eſprits
Par-ci par-là de bonnes récompenſes,
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais, avec le moliniſte,
D'aprivoiſer le rude janſéniſte.
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle !
Que de danger on eſſuie en amour !
On riſque, hélas ! dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie

De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,
Quand tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, & fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo, ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clervaux,
Et viola les ſœurs de Fontevrault.
D'un coup nouveau les deux yeux elle creve
A Soukemart, digne d'aller en greve.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Ibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans faiſait l'amour en France
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe & milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblon, qui renia ſon pere,
Et Marbonay, qui fit cocu ſon frere.
A ſon exemple, on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarmes, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les ſuit: la terreur les devance:
Ils penſent voir en ce moment affreux
Un Dieu puiſſant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frere Lourdis criait à pleine tête:
„ Elle eſt pucelle, Anglais, frémiſſez tous:
„ C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous.
„ Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles:
„ Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles,
„ Vite à genoux, excremens d'Albion,
„ Demandez-lui ſa Bénédiction.
Certain Anglais, écumant de colere,

Incontinent fait empoigner le frere :
On vous le lie : & le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait criant :
„ Je ſuis martyr, Anglais, il faut me croire,
„ Elle eſt pucelle : elle aura la victoire.
L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu : c'eſt une molle argile ;
Mais que ſurtout il paraît bien facile
De nous ſurprendre, & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & la confuſion,
Sur les Anglais répandent leur poiſon.
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répetent,
Et la trompette, & le ſon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens ſourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Leur crie : „ enfans, conquérans de la France,
„ Marchez à droite. Il dit, & dans l'inſtant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis, dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voutes des cieux,
Dieu, ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,

Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait :
Et cette gent, de qui Dieu ſe moquait,
Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.
L'on fait bientôt aux remparts d'Orléans
Le grand combat contre les aſſiégeans :
La renommée y vole à tire d'aîle,
Prônant partout le nom de la pucelle.
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français : ces fous ſont pleins d'honneur.
Ainſi qu'au bal, ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois, qu'en Grece on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemond, ſont ſortis des murailles,
Croyant déja chaſſer les ennemis,
Et criant tous : où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Ils n'étaient pas loin, car près des portes,
Sire Talbot, homme de très-grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis des cohortes.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que le Talbot leur tombe ſur les bras.
Mais nos Français ne s'étonnerent pas :
Champs d'Orléans, noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le ſang humain, dont vous fûtes couverts,
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers !
Jamais les champs de Zama, de Pharſale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célebres lieux, couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vu les lances hériſſées,

L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées ;
Les écuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs pieds dans l'inſtant redreſſés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumiere ;
De tous côtés voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut du ciel, les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vaſtes balances,
Où dans le ciel on peſe les humains ;
D'une main ſûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre & de France.
Nos chevaliers, peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouverent,
Du vieux Talbot les deſtins l'emporterent ;
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemond ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe,
Le vieux Saintraille, au deſſus du genou,
Le beau la Hire, ah ! je n'oſe dire où :
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé,
Ne peut ſortir qu'avec un bras caſſé.
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, & qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.
Comme il lui plaît, Dieu fait juſtice ou grace,

Quesnel l'a dit : nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & la fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune
Pousse aux Anglais, plus promt que les éclairs,
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, & se trouve aux lieux où la pucelle
Fait tout tomber, & tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes ;
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis ensemble, & frapant à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emporterent,
Si rudement les Anglais ils chasserent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écarterent.
La nuit survint. Jeanne, & l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant : vive France?
Au coin d'un bois, où régnait le silence,
Au clair de lune ils cherchent le chemin :
Ils viennent, vont, tournent le tout en vain.
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourant de faim, & lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale avanture
D'avoir vaincu, sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voiles, sans bousole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.

Un certain chien, qui paſſa tout auprès,
Pour les ſauver ſembla venir exprès :
Le chien approche, il jape, il leur fait fête,
Virant ſa queue, & portant haut ſa tête,
Devant eux marche, & ſe tournant cent fois,
Il paraiſſait leur dire en ſon patois :
„ Venez par-là, meſſieurs, ſuivez-moi vîte :
„ Venez, vous dis-je ; & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien,
Par ces façons, ce que voulait ce chien :
Ils ſuivent donc guidés par l'eſpérance,
Et priant Dieu pour le bien de la France,
Et ſe faiſant tous deux de temps en temps,
Sur leurs exploits, de très-beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle,
Dunois lorgnait malgré lui la pucelle ;
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché,
De tout l'état le ſort eſt attaché :
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étoufait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'état à ſes plaiſirs.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue.
De marbre blanc était bâti le mur :
Une dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaſpe pur,
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins, enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien abboie : auſſi-tôt vingt trompettes
Se font entendre : & quarante eſtafiers,

A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers,
Et dans des bains filles les introduiſent
Honnêtement. Puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe coucherent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflerent.
Il faut ſavoir que le maître & ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le ſeigneur Conculix,
Grand nécromant, & le très-digne fils
De cet incube, & de la ſœur Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur deſcendant de la ſphere,
Lui dit : „ enfant, tu me dois la lumiere,
„ Je viens te voir, tu peux former des vœux :
„ Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Le Conculix, né très-voluptueux,
Et digne en tout de ſa noble origine,
Dit : „ je me ſens de race bien divine ;
„ Car je raſſemble en moi tous les deſirs :
„ Et je voudrais avoir tous les plaiſirs,
„ De voluptés raſſaſier mon ame.
„ Je veux aimer comme homme & comme femme ;
„ Etre la nuit du ſexe féminin,

„ Et tout le jour du ſexe maſculin.
L'incube dit : „ Tel ſera ton deſtin.
Et dès ce jour, la ribaude figure
Jouit des droits de ſa double nature.
Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
Dieu, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné :
Et l'impudique avait deſſous le linge,
Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux ſinge :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il ſe croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles ;
Et ſi quelqu'un à ce monſtre laſcif
N'accordait pas le plaiſir malhonnête,
Bouchait ſon nez, ou détournait la tête,
Il était ſûr d'être empalé tout vif.
Le ſoir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet de la part de madame,
S'en vint prier monſeigneur le bâtard
A manger caille, oie, bœuf au gros lard
Dans l'entre-ſol, tandis qu'en compagnie
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois, tout parfumé, deſcend :
Chez Conculix un ſoupé fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure :
Les diamans ſurchargeaient la coëffure :
Son gros cou jaune & ſes deux bras quarrés
Sont de rubis, de perles entourés :

Elle en était encor plus effroyable :
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la premiere fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois.
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe :
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait : J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point. Le plus bouillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Lors Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant :
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux ſiens : „ Sergens, qu'on me l'empale!
Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
S'en va périr au printemps de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-couriere
De l'Orient entr'ouvrait la barriere.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix
Changeait madame en monſieur Conculix.
Alors brulant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la pucelle,
Les rideaux tire & lui fourant au ſein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déja l'héroine empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infeſtée.
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,

D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Le magot tombe, & roule en bas du lit,
Les yeux ſe pochent, & le nez ſe meurtrit.
Il crie, il heurle. Une troupe profane
Vient à ſon aide: on vous empoigne Jeanne.
On va punir ſa fiere cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.
De ſa chemiſe auſſi-tôt dépouillée,
De coups de fouets en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, ſoumis à leurs fureurs,
N'attendoit plus que ſon heure derniere,
Faiſant à Dieu ſa dévote priere:
Mais une œillade impérieuſe & fiere
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ſes regards diſaient: c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lys vengereſſe divine,
Prête à ſubir cet effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort.
De la pucelle il parcouroit les charmes;
Et regardant les funeſtes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.
Non moins ſuperbe & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
Dans leur pitié mettait trop de tendreſſe:
Leurs feux ſecrets, par un deſtin nouveau,

Ne s'échapaient qu'au bord de leur tombeau.
Et cependant l'animal amphibie,
A ſon dépit joignant ſa jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal,
Qu'on embrochât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie : „ Arrêtez : gardez-vous d'empaler,
„ N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers lictеurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'Egliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon,
On reconnut le pere Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf mi mort,
Il le pourſuit d'une courſe légere;
Et ſans le voir, par l'odeur amené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe à la bruyere;
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné.
L'indigne fils de ſaint François d'aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon gros muletier,
De la pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe, & ne lâchant point priſe
En arrivant il crie à Conculix :
„ Au nom du diable, & par les eaux du ſtix,
„ Par le démon, qui fut ton digne pere,
„ Par le pſeautier de ſœur Alix ta mere,
„ Sauve le jour à l'objet de mes vœux.
„ Regarde-moi : je viens payer pour deux.
„ Si ce guerrier & ſi cette pucelle

„ N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
„ Je tiendrai lieu de ce couple rebelle :
„ D'un cordelier éprouve le pouvoir.
„ Tu vois de plus cet animal insigne,
„ Ce mien mulet de me porter si digne,
„ Je t'en fais don : c'est pour toi qu'il est fait,
„ Et tu diras tel moine, tel mulet.
„ Laissons aller ce gendarme profane,
„ Qu'on le délie, & qu'on nous laisse Jeanne.
„ Nous demandons tous deux pour digne prix
„ Cette beauté dont nos cœurs sont épris.
On vous dira qu'il n'est point de femelle,
Tant pudibonde & tant Vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aise en pareil cas.
Mais la pucelle aimoit mieux le trépas :
Et ce secours, infernal & lubrique,
Semblait horrible à son ame pudique.
Elle pleurait, elle implorait les cieux ;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De tems en tems fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, croyait n'être point vue.
Le bon Dunois était désespéré :
Quoi ? disait-il, ce paillard décloître
Aura ma Jeanne, & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce sorcier impie,
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour !
Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet.
Il accepta le marché séraphique.
„ Ce soir, dit-il, vous & votre mulet
„ Tenez-vous prêts... Cependant je pardonne

„ A ces marmots, & vous les abandonne.
Le moine alors d'un air d'autorité,
Frapa trois coups sur l'animal bâté;
Puis fit un cercle, & prit de la poussiere,
Que sur la bête il jetta par derriere,
En lui disant ces mots toujours puissans,
Que Zoroastre enseignait aux Persans...
A ces grands mots, dits en langue du diable,
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre Mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en longue se changea:
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent:
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur,
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
Sept ans cheval, & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
Du ceintre bleu de la céleste sphere,
Denis voyait avec des yeux de pere
De Jeanne d'Arc le triste & piteux cas.
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il étoit lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre.
Il se plaignoit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George & Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les saints Anglais ont dans leur caractere

Je ne ſai quoi de fier & d'inſulaire.
Mais il eſt tems, lecteur, de m'arrêter.
Il faut fournir une longue carriere.
J'ai peu d'haleine : & je dois vous conter
Le dénoûment de cette grande affaire,
Dire comment le tout ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, & ſur la terre.

CHANT V.

Le Cordelier GRISBOURDON, *qui avait voulu violer* JEANNE, *eſt en enfer. Il raconte ſon aventure aux diables.*

O Mes amis! vivons en bons chrétiens:
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre,
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens;
A leurs deſirs ils ſe livraient en proye:
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots:
La fievre ardente, à la marche inégale,
Fille du ſtix, huiſſiere d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux.
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: allons, il faut partir:
Où voulez-vous, monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche,
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Nitouche.

On pſalmie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas! le tout en vain.
Aux pieds du lit ſe tapit le mâtin,
Ouvrant la griffe: & lorſque l'ame échape
Du corps chétif, au paſſage il la hape
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.
Mon cher lecteur, il eſt tems de te dire,
Qu'un jour Satan, ſeigneur du ſombre empire,
A ſes vaſſaux donnait un grand régal:
Il était fête au manoir infernal.
On avait fait une énorme recrue;
Et les démons buvaient la bien venue
D'un certain pape, & d'un gros cardinal,
D'un roi du nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, & de quarante moines,
Tous frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux braſiers éternels.
Le roi cornu de la ouaille noire
Se déridait au milieu de ſes pairs;
On s'enivrait du nectar des enfers:
On frédonnait quelques chanſons à boire,
Lorſqu'à la porte il s'éleve un grand cri:
Ah! bon jour donc: vous voilà! vous voici!
C'eſt lui, meſſieurs: c'eſt le grand émiſſaire:
C'eſt Grisbourdon, notre féal ami:
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici,
Et bras deſſus, bras deſſous, beau pere,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer!
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre:
On vous le porte, en moins d'un tour de main,

Toujours baisé, vers le lieu du festin.
Satan se leve & lui dit „ Fils du diable!
„ O des frapparts ornement vénérable!
„ Certes sitôt je n'espérois te voir.
„ Chez les humains tu m'étois nécessaire.
„ Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
„ Par toi la France étoit mon séminaire.
„ En te voyant, je perds tout mon espoir.
„ Mais du destin la volonté soit faite!
„ Bois avec nous, & prends place à ma droite.
Le cordelier plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur:
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brillante étendue:
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits:
Trône éternel, où sied l'esprit immonde:
Abyme immense, où s'engloutit le monde:
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel, tous créés pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans,
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurele,
Le bon Trajan, des princes le modele,
Le doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, les fléaux des pervers,
Ce Scipion, maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Cartage.
Vous y grillez, docte & savant Platon,
Divin Homere, éloquent Ciceron,

Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de Dieu dans la profane Grece!
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon!
Tous malheureux morts ſans confeſſion!
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudiere grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire & pare la légende.
Un des premiers était le Roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoit paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas, quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire:
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Le roi des Francs, gangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſévelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin
Eſt-il bien vrai, criait avec ſurpriſe,
Le moine gris? ô rigueur! ô deſtin!
Quoi! ce héros, fondateur de l'égliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux!
Lors Conſtantin dit ces triſtes paroles:
„ J'ai renverſé le culte des idoles:
„ Sur les débris de leurs temples fumans,

„ Au dieu du ciel j'ai prodigué l'encens.
„ Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
„ N'eurent jamais d'autre objet que moi-même.
„ Les saints autels n'étaient à mes regards
„ Qu'un marche-pied du trône des Césars.
„ L'ambition, les fureurs, les délices,
„ Etaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
„ L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang
„ Ont cimenté ma fortune & mon rang.
„ Pour conserver cette grandeur si chere,
„ J'ai massacré mon malheureux beau-pere.
„ Dans les plaisirs & dans le sang plongé,
„ Faible & barbare en ma fureur jalouse ;
„ Ivre d'amour & de soupçons rongé,
„ Je fis périr mon fils & mon épouse.
„ O Grisbourdon ! ne sois plus étonné
„ Si, comme toi, Constantin est damné.
„ Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
„ Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
„ Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
„ Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
„ Leur donner jour & vouloir qu'on les chomme.
„ Le diable rit de tous ces beaux décrets.
„ D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
„ Et chacun d'eux jugé sur ses forfaits,
„ Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez de sire Constantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment ; puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands,
Si sottement célébrés sur la terre,

Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frere
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le pere des Bourbons.
Il maudiſſoit la cruelle manie
Qui ſur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin,
Sans nuls galans ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turque Syrie
Aſſaſſiner le pauvre Sarraſin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, & le méritait bien.
Homme pieux, ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chere,
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans,
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un chalit, ſans fermer la paupiere,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire;
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les Quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,

Et fonda gîte aux dévots pélérins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remords, dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas & l'affreuſe indigence.
Il apauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit & ſut ſe taire.
Dans un réduit à feu de reverbere,
Il vit bouillir maint grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne & nonains d'Italie,
De tous les rois les graves confeſſeurs,
De nos beautés les paillards directeurs,
Le paradis ils ont eu en leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galere,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux au défaut de la main
Faiſait la nique à Luther ſon confrere,
Puis menaçait un pontife Romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connaiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe & digne d'un tyran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un eſprit dégagé
Des contes vieux, & du ſot préjugé.

A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,
De ſaint auteur, de ſainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime étoit
De raiſonner mieux que lui ne faiſait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre & voir à ſes genoux,
Lui crier grace & demander la vie.
Ce Nivernois (*) dont il fut ſi jaloux,
Ce ſot prélat faiſeur de boutonnieres,
Galant chéri des jeunes chambrieres,
Qui préféra les caffards Genevois,
Aux bonnes gens du pays Champenois.
Pendez, pendez, le vilain ſemblait dire,
Baiſer ſoubrette, eſt péché, dont ma loi
Ne permet point aux Huguenors de rire.
Et ce paillard doit périr, ſur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaiſir que moi.
Le cordelier d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit: maraut, de quel droit ſur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zele ardent pour la paix des familles,
Conſacre au ſoin de ſoulager les filles?
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Geneve à mal mettre le ſaint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,

(*) *Spiſame*, évêque de Nevers.

Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit.
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener, & gennir les portraits ;
De l'avenir pénétrant les secrets,
Comme présent, sans jamais s'y méprendre.
Il les avait dans son cerveau frappé ;
Et des damnés chez les races futures
Il devinait les noires avantures,
Mieux que prophete ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie,
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant criniere en étoile arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : cet homme est jacobin.
„ Quel est ton nom, s'écria-t-il soudain ?
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
„ Hélas ! mon fils, je suis saint Dominique.
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon.
Il se signait : il ne pouvait le croire.
„ Comment, dit-il, dans la caverne noire
„ Un si grand saint ! un apôtre ! un docteur !
„ Vous, de la foi le sacré protecteur,
„ Homme de Dieu, prêcheur évangélique !
„ Certes ici la grace est en défaut.
„ Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique !

„ Pauvres humains ! qu'on eſt trompé là-haut !
„ Et puis, allez dans vos cérémonies
„ De tous les ſaints chanter les litanies.
Lors répartit, avec un ton dolent,
Notre Eſpagnol au manteau noir & blanc :
„ Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes :
„ De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
„ Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
„ Loués, fêtés où nous ne ſommes pas.
„ Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
„ Qui dans l'enfer eſt cuit bien triſtement.
„ Et tel au monde on damne impunément,
„ Qui dans les cieux a la vie éternelle.
„ Pour moi je ſuis dans la noire ſequelle
„ Très-juſtement, pour avoir autrefois
„ Perſécuté ces pauvres Albigeois.
„ Je n'étais pas envoyé pour détruire,
„ Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.
„ Non que je ſois condamné ſans retour.
„ J'eſpere encor me trouver quelque jour
„ Avec les ſaints, au ſéjour de la gloire,
„ Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.
Oh ! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant je ne ſaurais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix ;
„ Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte.

„ Qui t'a conduit vers une fin si prompte ?
„ Conte-nous donc par quel étonnant cas
„ Ton ame dure est tombée ici-bas.
„ Messieurs, dit-il, je ne m'en defends pas,
„ Je vous dirai mon étrange avanture :
„ Elle pourra vous étonner d'abord ;
„ Mais il ne faut me taxer d'imposture :
„ On ne ment plus, sitôt que l'on est mort.
„ J'étais là haut, comme on sait, votre apôtre,
„ Et pour l'honneur du froc, & pour le vôtre,
„ Je concluais l'exploit le plus galant,
„ Que jamais moine ait fait hors du couvent.
„ Mon muletier, ah ! l'animal insigne !
„ Ah, le grand homme, ah, qual rival condigne,
„ Mon muletier, ferme dans son devoir,
„ De Conculix avait passé l'espoir.
„ J'avais aussi pour ce monstre femelle,
„ Sans vanité, prodigué tout mon zele.
„ Le Conculix, ravi d'un tel effort,
„ Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
„ Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
„ Perdait bientôt ce grand nom de pucelle,
„ Entre mes bras elle se débattait :
„ Le muletier par dessous la tenait,
„ Le Conculix de bon cœur ricanait.
„ Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
„ L'air s'entrouvrit : & du haut de l'empire
„ Qu'on nomme ciel, lieux où ni vous ni moi
„ N'irons jamais, & vous savez pourquoi,
„ Je vis descendre, ô fatale merveille!
„ Cet animal qui porte longue oreille,
„ Et qui jadis à Balaam parla,

„ Quand Balaam ſur la montagne alla.
„ Quel terrible âne ! il portait une ſelle
„ D'un beau velours, & ſur l'arçon d'icelle
„ Etait un ſabre à deux larges tranchans :
„ De chaque épaule il lui ſortait une aîle,
„ Dont il volait, & devançait les vents.
„ A haute voix alors s'écria Jeanne :
„ Dieu ſoit loué ! voici venir mon âne.
„ A ce diſcours, je fus tranſi d'effroi.
„ L'âne, à l'inſtant, ſes quatre genoux plie,
„ Leve ſa queue & ſa tête polie,
„ Comme diſant à Dunois monte moi :
„ Dunois le monte ; & l'animal s'envole
„ Sur notre tête, & paſſe & caracole.
„ Dunois, planant le cimeterre en main,
„ Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
„ Mon cher Satan, mon Seigneur ſouverain,
„ Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
„ Imprudemment au maître du tonnerre,
„ Tu vis ſur toi s'élancer ſaint Michel,
„ Vengeur fatal des injures du ciel.
„ Réduit alors à défendre ma vie,
„ J'eus mon recours à la ſorcellerie.
„ Je dépoullai d'un nerveux cordelier
„ Le ſourcil noir & le viſage altier.
„ Je pris la mine & la forme charmante
„ D'une beauté douce, fraîche, innocente :
„ Des blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein.
„ De gaze fine une étoffe brillante
„ Fit entrevoir une gorge naiſſante.
„ J'avais tout l'art du ſexe féminin.
„ Je compoſais mes yeux & mon viſage.

„ On y voyait cette naïveté,
„ Qui toujours trompe, & qui toujours engage.
„ Sous ce vernis, un air de volupté
„ Eût des humains rendu fou le plus ſage.
„ J'euſſe amolli le cœur le plus ſauvage,
„ Car j'avais tout, artifice & beauté,
„ Mon paladin en parut enchanté.
„ J'allais périr : ce héros invincible
„ Avait levé ſon braquemart terrible :
„ Son bras était à demi-deſcendu,
„ Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.
„ Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
„ Qui de Meduſe eût vu jadis la tête,
„ Etait en roc mué ſoudainement :
„ Le beau Dunois changea bien autrement.
„ Il avait l'ame avec les yeux frapée.
„ Je vis tomber ſa redoutable épée :
„ Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
„ Beaucoup d'amour, & beaucoup de reſpect.
„ Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire ?
„ Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.
„ Le muletier qui preſſait dans ſes bras
„ De Jeanne d'Arc les robuſtes apas,
„ En me voyant ſi gentille & ſi belle,
„ Brûla ſoudain d'une flame nouvelle,
„ Hélas ! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
„ De convoiter des charmes délicats !
„ Un cœur groſſier connoître l'inconſtance !
„ Il lâcha priſe, & j'eus la préférence.
„ Il quitta Jeanne : ah ! funeſte beauté !
„ A peine Jeannne eſt-elle en liberté,
„ Qu'elle aperçut le brillant cimeterre

„ Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
„ Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit ;
„ Et dans l'inſtant que le ruſtre infidele
„ Quittait pour moi la ſuperbe pucelle,
„ Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
„ Et d'un revers la nuque me fendit.
„ Depuis ce tems, je n'ai nulle nouvelle
„ Du muletier, de Jeanne la cruelle,
„ De Conculix, de l'âne de Dunois.
„ Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !
„ Et que le ciel qui confond les coupables
„ Pour mon plaiſir les donne à tous les diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur :
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.

CHANT IV.

Aventure d'AGNÈS & de MONROSE. Temple de la Renommée. Aventure de DOROTHÉE.

QUittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air :
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas ! eſt bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hipocrite :
L'eſprit, le goût, les beaux-arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots.
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triſte & penſif auprès d'un coffre-fort,
Vend les plus faibles aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés & coupable !
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah ! malheureux qui péchés ſans plaiſir,

Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables,
Soyez au moins des pécheurs fortunés;
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc par des fautes aimables.
Agnès Sorel fut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher en ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne: & je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pitié d'elle.
En paradis tout ſaint n'eſt point pucelle.
Quand Jeanne d'Arc défendait ſon honneur;
Et combattait avec tant de bonheur;
Et que du fil de la céleſte épée,
De Grisbourdon la tête fut tranchée;
Notre âne aîlé, qui deſſus ſon harnois,
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il? L'amour,
Le tendre amour, & la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel doux eſpoir, quelle flâme hardie,
Preſſaient déja ce héros d'Arcadie.
Il prend ſon vol, & Dunois ſtupéfait
A tire d'aîle eſt porté comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui toute nue & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin;
Le Conculix veut l'arrêter en vain.
Ses farfadets, ſon peuple aërien,

En cent façons volent ſur ſon paſſage ;
Jeanne s'en moque, & paſſe avec courage :
Lorſqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'aprochant admire
L'art étonnant de ce palais de ciré ;
De toutes parts un eſſain bourdonnant
Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage.
Un peuple ailé lui couvre le viſage.
L'homme piqué court à tort, à travers :
De ſes mains il frape, il ſe démene,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine
Cette canaille, habitante des airs.
C'était ainſi que la pucelle fiere
Chaſſait au loin cette foule légere.
A ſes genoux, le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble & s'écrie : „ ô pucelle ! ô ma mie !
„ Dans l'écurie autrefois tant ſervie,
„ Quelle furie ! épargne au moins ma vie :
„ Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
„ Tu vois mes pleurs : ah ! Jeanne, je me meurs !
Jeanne répond : „ faquin, je te fais grace.
„ Dans ton vil ſang, de fange tout chargé,
„ Ce fer divin ne ſera point plongé.
„ Vegete encor, & que ta lourde maſſe
„ Ait à l'inſtant l'honneur de me porter.
„ Je ne te puis en mulet tranſlater.
„ Mais ne m'importe ici de la figure :
„ Homme, ou mulet, tu ſeras ma monture.
„ Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
„ Et je prétends le retrouver en toi.

„ Çà, qu'on ſe courbe. „ Elle dit, & la bête
Marche des mains, & Jeanne ſur ſon dos
Va dans des champs affronter les héros.
Pour Conculix, honteux, plein de colere,
Il s'en alla murmurer chez ſon pere.
Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraſſa toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ſes bras
Très-bruſquement, & courut aux combats.
La belle Agnès crut ſortir d'embarras:
De ſon danger encor toute ſurpriſe,
Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas:
Au bon roi Charles elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble éfroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,
Quand chacun court, officier & ſoldat;
Que l'un s'enfuit & que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis.
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe:
Puis, aviſant chemiſe, mules, robe,
Saiſit le tout en tremblant & ſans bruit,
Même elle prend juſqu'au bonnet de nuit.

Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bay-brune,
Bride à la bouche & ſelle ſur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Son écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtiſement
Oter la bride à l'écuyer dormant :
Puis, ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y paſſe un pied, monte, ſe met en ſelle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre, & la cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.
Or, de Chandos le très-fidele page,
(Montroſe était le nom du perſonnage)
Qui revenait ce matin d'un meſſage,
Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette Jument qui vers le bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi-nud s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope, & crie : ah ! mon maître ! ah ! ſeigneur !
„ Vous pourſuit-on ? Charlot eſt-il vainqueur ?
„ Où courez-vous ? je vais par-tout vous ſuivre.
„ Si vous mourez, je ceſſerai de vivre.
Il dit ; & vole : & le vent emportait

Lui, ſon cheval, & tout ce qu'il diſait.
La belle Agnès, qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois, au péril de ſa vie.
Le page y vole : & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche : & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi prompt que les vents.
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre, & cuiſſes dont l'amour
A deſſiné la forme & le contour.
Bel Adonis! telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe & de Mars & d'Anchiſe,
Du haut des cieux, le ſoir, au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la premiere fois.
Vénus ſans doute avait plus de parure.
Une jument n'avait pas renverſé
Son corps divin de fatigue haraſſé :
Bonnet de nuit n'était point ſa coëffure ;
Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure.
Mais Adonis, à ces atraits tous nus
Balancerait entre Agnès & Vénus.
Le jeune Anglais ſe ſentit l'ame ateinte
D'un feu mêlé de reſpect & de crainte.
Il prend Agnès, & l'embraſſe en tremblant :
„ Hélas! dit-il, ſeriez vous point bleſſée?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embaraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi :

„ Qui que tu ſois qui me pourſuis ici :
„ Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
„ N'abuſe point du malheur qui m'oprime,
„ Jeune étranger, conſerve mon honneur ;
„ Sois mon apui, ſois mon libérateur !
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte & confuſe, & tout bas prometant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému fut un tems en ſilence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant :
„ O ! de ce monde adorable ornement,
„ Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance !
„ Je ſuis à vous : comptez ſur mon ſecours :
„ Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
„ De tout mon ſang. Ayez tant d'indulgence
„ Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
„ Je n'en veux point une autre récompenſe.
„ C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes :
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes & de lys
Qu'avaient la ſelle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougiſſant ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,
Et le lorgnait ſans crainte, ſans éfroi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé ſa bouteille :
„ Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
„ De cheminer juſques au bourg voiſin :
„ Nous marcherons par ce petit chemin,
„ Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure ;

„ Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
„ J'ai de l'argent : & l'on vous trouvera
„ Et coëffe, & jupe, & tout ce qu'il faudra,
„ Pour habiller avec plus de décence
„ Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante aprouva ſon avis.
Monroſe était ſi tendre & ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira : mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune homme, qu'un page,
Fût près d'Agnès reſpectueux & ſage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laiſſez là vos cenſures rigides :
Le page aimait : & ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De contes vieux & de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'aprochait d'elle, & baiſait ſes beaux bras,
Le tout d'un air reſpectueux & tendre.
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre :
Mais rien de plus. Ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon écuyer la mene,
Bien fatiguée. Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes apas.
Monroſe court, & va tout hors d'haleine

Chercher partout, pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté, déja ſa ſouveraine.
O jeune enfant! dont l'ame & l'honneur
Ont pris plaiſir à diriger le cœur!
Où ſont les gens, dont la ſageſſe égale
Les procédés de ton ame loyale?
Dans ce logis, ciel! que vais-je avouer?
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eſt plus hardi qu'un page.
Le ſcélérat, informé du voyage
Du beau Monroſe, & de la belle Agnès,
Et trop inſtruit que dans ſon voiſinage,
A quatre pas, repoſaient tant d'attraits,
Preſſé ſoudain de ſon deſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flâme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre, en jurant, comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faiſait en ce même moment
Le beau Dunois ſur ſon âne volant.
Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, & diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux paſſage, aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant,
Tous les dedans ſont des glaces fidelles,
Si que chacun qui paſſe devant elles,

Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins menent devers l'empire
De ces beaux lieux, où si bien l'on se mire.
Mais ces chemins sont tous bien dangereux.
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé, sans trop savoir par où :
Chacun y court : & tandis qu'on y grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.
De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille & bavarde déesse,
La Renommée, à qui, dans tous les tems,
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit que son cœur la méprise,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison.
Le sage ment, & dit une sottise.
La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Escorte vaine & de vent enivrée,
Vont tous priant & criant à genoux :
O Renommée ! ô puissante déesse !
Qui savez tout, & qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une, à sa bouche apliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre est... au cu, puisqu'il faut vous le dire.
C'est celle-là qui sert à nous instruire

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Dancher, prose de Marivaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémeres,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour :
Ensevelis dans le fond des colleges,
Rongés de vers, eux & leurs privileges.
Gentil Dunois, sur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté :
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardais ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantait tes esprits !
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les images vivantes :
Non-seulement des sieges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas,
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te bénissant au sein de leurs asyles :
Des gens de bien à la cour protégés :
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi contemplant son histoire,
Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusait à se voir,
Se pavanant de miroir en miroir.
On entendit, dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes ;
Elle disait : „ Voici l'horrible jour,
„ Où dans Milan la sentence est dictée.
„ On va brûler la belle Dorothée.

„ Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour !
„ Qui ? dit Dunois ! quelle eſt donc cette belle ?
„ Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
„ Paſſe, après tout, ſi c'eſt une laidron ;
„ Mais dans le feu mettre un jeune tendron ?
„ Par tous les Saints, c'eſt choſe trop cruelle.
Comme il parlait la trompette reprit :
„ Telle eſt la loi. Hélas ! il eſt écrit,
„ O Dorothée ! ô pauvre Dorothée !
„ Qu'en feu cuiſant tu vas être jetée,
„ Si la valeur d'un chevalier loyal
„ Ne te ravit à ce braſier fatal.
A cet avis, Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt deſir de ſecourir la dame.
Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonnner ce héros y courait.
„ Allons, dit-il à ſon âne fidele,
„ Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auſſi-tôt les deux aîles étend.
Un chevalier va moins rapidement.
Il voit déja la ville, où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſuplice.
Dans la grand'place on éleve un bucher :
Trois cens archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'aprocher ;
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, & déja larmoyant.
Sur un balcon, l'archevêque & ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme & conſtant.

Quatre alguasis amenent Dorothée
Nue, en chemise, & de fers garotée,
Le juste excès & son affliction,
Le désespoir & la confusion,
Devant ses yeux répandent un nuage.
Des pleurs amers inondent son visage.
Elle entrevoit, d'un œil mal-assuré,
L'affreux poteau, pour la mort préparé.
Et ses sanglots se faisant un passage :
„ O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
„ Regnes encor en ce moment d'horreur ! . . .
Elle ne put en dire davantage ;
Et bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans sentiment,
Le front jauni d'une pâleur mortelle,
Dans cet état elle était encor belle.
Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion,
La dague au poing vers le bûcher s'avance :
Le front armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut : „ messieurs, je jure Dieu,
„ Que Dorothée a mérité le feu.
„ Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
„ Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
„ S'il en est un, que cet audacieux
„ Ose à l'instant se montrer à mes yeux !
„ Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche,
On frémissait à son aspect farouche.
Et dans la ville il n'était écuyer,

Qui Dorothée osât justifier.
Sacrogorgon venait de les confondre.
Chacun pleurait & nul n'osait répondre,
Le fier prélat du haut de son balcon,
Encourageait le cruel champion.
Le beau Dunois, qui planait sur la place,
Fut si touché de l'insolente audace
De ce pervers : & Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs;
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre ; & d'un ton élevé :
„ C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
„ Qui viens ici montrer par mon courage
„ Que Dorothée est vertueuse & sage,
„ Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
„ Supôt du crime & menteur déloyal.
„ Je veux d'abord savoir de Dorothée
„ Quelle noirceur lui peut être imputée :
„ Quel est son cas, & par quel guet-à-pend
„ On fait bruler les filles à Milan.
Il dit : le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance & de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat sous sa mine hypocrite
Ne put cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors, le beau Dunois
S'en vint parler d'un air humble & courtois;
Et cependant que la belle lui conte
En soupirant son malheur & sa honte,
L'âne divin sur l'église perché

De tout ce cas paraiſſait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient Dieu qui prend pitié des filles.

CHANT VII.

DUNOIS ravit l'innocente DOROTHÉE à la ſainte Inquiſition.

LOrſqu'autrefois au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe,
Je déteſtai l'empire des amours.
Mais d'ofenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée:
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infideles,
Vous comprenez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage,
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti ſi ſage!
Et plût à Dieu, qu'en un cas tout pareil,
Ce fier prélat qu'amour rendit barbare,
Cet opreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!

Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'espoir ;
Mais avant tout il convenait savoir
Les attentats dont elle était chargée.
„ O vous, dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
„ Ange divin qui descendez des cieux ;
„ Vous qui venez prendre ici ma défense,
„ Vous savez bien quelle est mon innocence ?
Dunois reprit : „ Je ne suis qu'un mortel :
„ Je suis venu par une étrange allure
„ Pour vous sauver d'un trépas si cruel ;
„ Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel :
„ Je crois votre ame & vertueuse & pure ;
„ Mais dites-moi, pour Dieu, votre avanture.
Lors Dorothée, en essuyant ses pleurs,
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : „ l'amour a fait tous mes malheurs.
„ Vous connaissez monsieur de la Trimouille ?
„ Oui, dit Dunois ; c'est mon meilleur ami ;
„ Peu de héros ont une ame aussi belle,
„ Mon roi n'a point de guerrier plus fidele ;
„ L'Anglais n'a point de plus fier ennemi,
„ Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
„ Il est trop vrai, dit-elle ; c'est lui-même.
„ Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
„ Depuis le jour qu'il a quité Milan.
„ C'est en ces lieux qu'il m'avoit adorée.
„ Il le jurait, & j'ose être assurée
„ Que son grand cœur est toujours enflammé,
„ Qu'il m'aime encor, car il est trop aimé.
„ Ne doutez point, dit Dunois, de son ame ;
„ Votre beauté vous répond de sa flâme.

„ Je le connais : il eſt, ainſi que moi,
„ A ſes amours fidele comme un roi.
L'autre reprit : „ Ah ! monſieur, je vous croi,
„ O jour heureux où je le vîs paroître,
„ Où des mortels il était à mes yeux
„ Le plus aimable & le plus vertueux ;
„ Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
„ Je l'adorais, ayant que ma raiſon
„ Eût pu ſavoir ſi je l'aimais, ou non.
„ Ce fut, monſieur, ô moment délectable !
„ Chez l'archevêque où nous étions à table,
„ Que ce héros, plein de ſa paſſion,
„ Me fit, me fit ſa déclaration.
„ Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
„ Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :
„ Du tendre amour j'ignorais le danger,
„ Et de plaiſir je ne pouvais manger.
„ Le lendemain il me rendit viſite,
„ Elle fut courte ; il s'en alla bien vite.
„ Quand il partit, mon cœur le rappellait ;
„ Mon tendre cœur après lui s'envolait.
„ Le lendemain, il eut un tête-à-tête
„ Un peu plus long mais non pas moins honnête.
„ Le lendemain, il en reçut le prix
„ Par deux baiſers ſur mes lévres ravies.
„ Le lendemain, il oſa davantage ;
„ Il me promit la foi de mariage.
„ Le lendemain . . . . il fut entreprenant,
„ Le lendemain, il me fit un enfant.
„ Que dis-je ! hélas ! faut-il que je raconte
„ De point en point mon malheur & ma honte,
„ Sans que je ſache, ô digne chevalier,

„ A quel héros j'oſe me confier ?
Lors le guerrier, par pure obéiſſance,
Dit ſans vanter ſes faits & ſa naiſſance :
Je ſuis Dunois. „ C'était en dire aſſez.
„ Dieu, reprit-elle ! ô Dieu, qui m'exaucez !
„ Quoi ! ta bonté ait voler à mon aide
„ Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cede ?
„ Gentil guerrier ! noble fils de l'amour !
„ Eh quoi ! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
„ Qui me ſauvez & l'honneur & le jour ?
„ Votre nom ſeul aurait ma confiance.
„ Vous ſaurez donc, brave & gentil Dunois,
„ Que mon amant, au bout de quelque mois,
„ Fut obligé de partir pour la guerre.
„ Guerre funeſte, & maudite Angleterre !
„ Il écouta la voix de ſon devoir ;
„ Mon tendre amour était au deſeſpoir ;
„ Un tel état vous eſt connu ſans doute,
„ Et vous ſavez, monſieur, ce qu'il en coûte.
„ Ce fier devoir fait ſeul tous mes malheurs,
„ Je l'éprouvais en répandant des pleurs ;
„ Mon cœur était forcé de ſe contraindre ;
„ Et je mourais, & ſans pouvoir m'en plaindre
„ Il me donna le préſent amoureux
„ D'un braſſelet fait de ſes blonds cheveux,
„ Et ſon portrait, qui trompant ſon abſence,
„ M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
„ Un tendre écrit ſur-tout il me laiſſa,
„ Que de ſa main le ferme amour traça.
„ C'étoit, monſieur, une juſte promeſſe,
„ Un cher garant de ſa ſainte tendreſſe.
„ On y liſait : (Je jure par l'amour,

„ Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
„ De revenir bientôt en cette cour,
„ Pour épouſer ma chere Dorothée.)
„ Las! il partit: il porta ſa valeur
„ Dans Orléans: peut-être eſt-il encore
„ Dans ces remparts, où l'apella l'honneur.
„ S'il y ſavait quels maux & quelle horreur
„ Sont loin de lui le prix de ſon ardeur!
„ Non, juſte ciel, il vaut mieux qu'il l'ignore.
„ Il partit donc. Et moi, je m'en allai,
„ Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrete,
„ Chercher aux champs une ſombre retraite,
„ Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.
„ Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
„ Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
„ Dans le ſecret le plus myſtérieux
„ J'enſevelis mes pleurs & ma groſſeſſe.
„ Mais par malheur, hélas! je ſuis la niece
„ De l'archevêque. „ A ces funeſtes mots
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.
Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes:
„ J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
„ Le tendre fruit de mon furtif amour.
„ Avec mon fils conſolant mes alarmes,
„ De mon amant j'attendais le retour;
„ A l'archevêque il prit en fantaiſie
„ De venir voir quelle eſpece de vie
„ Menait ſa niece au fond de ces forêts.
„ Pour ma campagne il quitta ſon palais.
„ Il fut touché de mes faibles attraits.
„ Cette beauté, préſent cher & funeſte,
„ Ce don fatal qu'aujourd'hui je déteſte,

„ Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
„ Il s'expliqua. Ciel ! que je fus ſurpriſe !
„ Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
„ De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang,
„ Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe :
„ Elle outrageait la nature & l'égliſe.
„ Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
„ Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
„ Il ſe flatait que mon cœur indocile
„ D'aucun objet ne s'était prévenu ;
„ Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
„ Que ſon triomphe en ſerait plus facile.
„ Il m'acablait de ſes ſoins fatiguans,
„ De ſes devoirs rebutés & preſſans.
„ Hélas ! un jour, que toute à ma triſteſſe,
„ Je reliſais cette douce promeſſe,
„ Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
„ Il ſe ſaiſit, d'une main ennemie,
„ De ce papier qui contenait ma vie.
„ Il lut, il vit dans cet écrit fatal
„ Tous mes ſecrets, ma flâme, & ſon rival.
„ Son ame alors, jalouſe & forcenée,
„ A ſes deſirs fut plus abandonnée.
„ Toujours alerte, & toujouts m'épiant,
„ Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
„ Sans doute un autre en eût perdu courage ;
„ Mais l'archevêque en devint plus ardent.
„ Et ſe ſentant ſur moi cet avantage :
„ Ah ! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
„ Que vous avez la fureur d'être ſage ?
„ Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
„ De l'étourdi qui ravit votre foi ?

„ Oſez-vous bien me faire réſiſtance ?
„ Y penſez-vous ? vous ne méritez pas
„ Le fol amour que j'ai pour vos apas :
„ Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
„ Je me jettai tremblante à ſes genoux :
„ J'atteſtai Dieu ; je répandis des larmes ;
„ Lui, furieux d'amour & de courroux,
„ Dans cet état me trouve plus de charmes.
„ Il me renverſe & va me violer.
„ Je me débats, ſans que je me dégage :
„ A mon ſecours il falut appeller.
„ Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
„ D'un oncle, ô ciel ! ſouffrir un tel outrage !
„ De coups affreux il meurtrit mon viſage.
„ On vient au bruit. L'archevêque à l'inſtant
„ Joint à ſon crime un crime encor plus grand.
„ Chrétiens, dit-il, ma niece eſt une impie.
„ Je l'abandonne, & je l'excommunie.
„ Un hérétique, un damné ſuborneur,
„ Publiquement a fait ſon déshonneur :
„ L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultere,
„ Que Dieu confonde & le fils & la mere ;
„ Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
„ Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.
„ Il ne fit point une menace vaine :
„ Et dans Milan le traître arrive à peine,
„ Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
„ On me ſaiſit priſonniere : on m'entraîne
„ Dans des cachots, où le pain de douleur
„ Etait ma ſeule & triſte nourriture ;
„ Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
„ Séjour des morts, & tombeau des vivans.

„ Après trois jours on me rend la lumiere,
„ Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
„ Vous les voyez, ces braſiers dévorans;
„ C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans!
„ Voilà mon fils à ſon heure derniere!
„ C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
„ Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
„ Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
„ Pris ma défenſe, & pour moi combattu;
„ Mais l'archevêque enchaîne leur vertu;
„ Contre l'égliſe ils n'ont point de courage.
„ Ardent au mal, de glace pour le bien,
„ Qu'attendre, hélas! d'un cœur Italien!
„ Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole.
„ Mais un Français n'eſt alarmé de rien;
„ Il braverait le Pape au capitole.
A ces propos, Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déja d'exercer ſa valeur,
Et ſe flatait d'une victoire aiſée.
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fiere
Etait venu l'inveſtir par derriere.
Un cuiſtre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai miſereré;
„ On fait ſavoir de par la ſainte égliſe,
„ Par monſeigneur, pour la gloire de Dieu,
„ A tous chrétiens que le ciel favoriſe,
„ Que nous venons de condamner au feu
„ Cet étranger, ce champion profane,
„ De Dorothée infame chevalier,

„ Comme infidele, hérétique & forcier ;
„ Qu'il ſoit brûlé ſur l'heure avec ſon âne.
Cruel prélat ! Buſiris en ſoutane !
C'était, perfide, un tour de ton métier.
Tu redoutais le bras de ce guerrier ;
Tu t'entendais avec le ſaint office,
Pour oprimer, ſous le nom de juſtice,
Quiconque eût pu lever ce voile afreux,
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
Tout auſſi-tôt l'aſſaſſine cohorte,
Du ſaint office abominable eſcorte,
Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance : elle en recule trois,
Puis marche encor, puis ſe ſigne, & s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : „ il faut, il faut vaincre ou périr.
„ De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux, les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon.
Ils font leur ronde, & de leur eau ſalée
Benoitement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon ;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne partout ſa bénédiction.
Le grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour l'envoyé du diable.
Lors ſaiſiſſant, de ſon bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre montrant
Un chapelet, catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher & ſacré garant,
„ Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.

L'âne deſcend, Dunois monte ; & ſoudain
Il va frapant, en moins d'un tour de main,
De ces croyans la cohorte profane.
Il perce à l'un le hernum & le bras ;
Il ateint l'autre à l'os qu'on nomme atlas ;
Qui voit tomber ſon nez & ſa machoire ;
Qui ſon oreille, & qui ſon humerus ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit, diſant ſes oremus.
L'âne, au milieu du ſang & du carnage,
Du paladin ſeconde le courage ;
Il vole, il crie, il mord, il foule aux pieds
Le tourbillon des faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant la viſiere,
Toujours jurant s'en allait en arriere.
Dunois le joint, l'ateint à l'os pubis,
Le fer ſanglant lui ſort par le coxis ;
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie :
Béni ſoit Dieu ! le barbare eſt ſans vie.
Le ſcélérat encor ſe débatait
Sur la pouſſiere : & ſon cœur palpitait
Quand le héros lui dit : „ Ame traîtreſſe,
„ L'enfer t'attend ; crains le diable & confeſſe
„ Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
„ Un raviſſeur, un parjure avéré ;
„ Que Dorothée eſt l'innocence même ;
„ Qu'elle eſt fidele au tendre amant qu'elle aime ;
„ Et que tu n'es qu'un ſot & qu'un fripon.
„ Oui, monſieur, oui, vous avez raiſon ;
„ Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
„ Et votre épée a prouvé cette afaire.
Il dit : ſon ame alla chez le démon.

Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'inſtant même, où ce bravache infâme
A Belzébuth rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant ſalade avec lance dorée:
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement & d'amour tranſportée,
Ah! Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui, ſerait-il bien poſſible?
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.
Les Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.
Eh! chers lecteurs, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'ocuper vos yeux & votre eſprit
Du changement que dans Milan ſe fit?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteurs, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe & du peuple & du trône:
Qui ſans jupon, ſans pourpoint, ſans bonnet,
Parmi les champs, comme un Centaure allait:
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptait ſur lui plus que ſur ſa vaillance:
Et s'adreſſant à Monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.
Sur-tout, amis, n'oubliez point Agnès.

Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits :
Tout honnête-homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévere
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?
Qui vous plaira, ſi Sorel vous déplaît ?
Que Dorothée au feu ſoit condamnée,
Que le Seigneur du haut du firmament
Sauve les jours de cette infortunée :
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut être plus commun :
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai : j'aime toute avanture
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme ; & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes :
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

CHANT VIII.

AGNÈS SOREL pourſuivie par l'aumônier de JEAN CHANDOS. Regrets de ſon amant.

EH quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ; la morale me laſſe :
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccint, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement :
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Va donc, Voltaire, au fait plus rondement :
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.
Le bon roi Charle entré dans Orléans
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
En leur vantant les deſtins de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats,
Il étalait une fiere alégreſſe :
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
De ſe trouver abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême :

Mais c'eſt quitter la moitié de ſoi-même.
A peine auſſi fut-il ſeul enfermé,
A peine auſſi ſon cœur eut-il calmé
Le faible effort du démon de la gloire,
Que le démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour.
Il plaidait mieux, il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Le gros Louvet qui long-tems harangua :
Puis à ſa chambre en ſecret il alla,
Où d'un cœur triſte & d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla,
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépéché chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amere !
Notre butor raporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une alarme mortelle,
Lui dit : „ hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
„ Quoi, mon billet ? .. Sire tout eſt perdu !
„ Les Anglais... Sire, ah ! tout eſt confondu.
„ Sire, ils ont pris. . . Agnès & la Pucelle.
A ce propos, dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment ;
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'eſt pas ſans doute un véritable amant.
Le roi l'était. Un tel événement
Le tranſportait de douleur & de rage.
Ses courtiſans perdirent tous leurs ſoins

A l'arracher à ſa douleur mortelle.
Charles fut près d'en perdre la cervelle.
Son pere, hélas! devint fou pour bien moins.
„ Ah! cria-t-il, que l'on m'enleve Jeanne,
„ Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
„ Mon directeur, & le peu de pays
„ Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis!
„ Cruels Anglais! prenez-moi plus encore;
„ Mais rendez-moi ce que mon cœur adore.
„ Amour! Agnès! monarque déſaſtreux!
„ Que fais-je ici m'arrachant les cheveux?
„ Je t'ai perdue! il faudra que j'en meure.
„ Je t'ai perdue! Et pendant que je pleure,
„ Peut-être, hélas! quelque inſolent Anglais
„ A ſes deſirs, aſſervit ſes attraits,
„ Faits ſeulement pour des baiſers français.
„ Une autre bouche à tes lévres charmantes
„ Pourrait ravir ces faveurs tuculentes!
„ Une main perluſtrer tes beautés!
„ Un autre... ô ciel! que de calamités!
„ Et qui ſait même en ce moment horrible,
„ A leurs tranſports ſi tu n'es point ſenſible?
„ Qui ſait, hélas! ſi ton tempérament
„ Ne trahit pas ton malheureux amant?
Le triſte roi, de cette incertitude,
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſubouniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque ſavait lire.
„ Meſſieurs, dit-il, il convient de me dire
„ Si mon Agnès eſt fidele à ſa foi,
„ Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire:

„ Gardez-vous bien de tromper votre roi :
„ Dites-moi tout, de tout il faut m'instruire.
Eux bien payés consulterent soudain
En grec, hébreu, syriaque, latin.
L'un du roi Charle examine la main ;
L'autre en quarré dessine une figure ;
Un autre observe & Venus & Mercure ;
Un autre va son pseautier parcourant,
Disant amen & tout bas marmotant :
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre ;
Il n'est aucun qui doute de son art :
Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent :
Puis louant Dieu, tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les héros,
A qui le ciel par sa grace infinie
Daigne octroyer une fidele amie :
Qu'Agnès est sage & fuit tous les amans.
Ils se trompaient, hélas ! les bonnes gens ;
Agnès aimait ; Agnès était saillie :
Puis fiez-vous à Messieurs & savans.
Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits ;
Et l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissait des plaisirs imparfaits :
Volupté triste & fausse jouissance,
Vuide d'apas, brutale violence,
Honteux plaisirs qu'amour ne connaît pas.

Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres deſirs:
A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poſte:
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile,
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.
Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer & ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revient enfin. Las! il revint trop tard.
Il rentre; il voit le damné de frapart,
Qui tout en feu dans ſa brutale joie
Se demenait étendu ſur ſa proie.
Le beau Monroſe à cet objet fatal,
Le fer en main vole ſur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Cede au beſoin de défendre ſa vie.
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il acole le page.
Chacun des deux eſt brave champion:
Monroſe eſt plein d'amour & de courage,
Et l'aumônier de luxure & de rage.
Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel affamé de carnage,

Qui de ſes dents déchire la toiſon
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreile écartée,
A l'œil ardent, à la gueule édentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente.
Il court au chien qui ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant.
Le loup mordu, tout bouillant de colere,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire :
Et le mouton palpitant auprès d'eux
Fait pour le chien de très-ſinceres vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable,
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur,
Reſtait au lit digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets & la petite fille,
Montent au bruit. On ſe jette entre deux :
On fait ſortir l'aumônier ſcandaleux :
Et contre lui chacun eſt pour le page :
Jeuneſſe & grace ont par-tout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté ;
Et ſon rival, hardi dans la détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue

Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs & n'oſait plus le voir :
Elle eût voulu que la mort la plus promte
Fermât ſes yeux & terminât ſa honte.
Elle diſait dans ce grand deſarroi
Pour tout diſcours : Ah ! monſieur, tuez-moi.
„ Qui ? vous mourir ! lui répondit Monroſe,
„ Je vous perdrais ! un prêtre en ſeroit cauſe !
„ Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
„ Il faudroit vivre & prendre patience.
„ Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?
„ D'un vain remors votre cœur eſt touché :
„ Divine Agnès, quelle erreur eſt la vôtre
„ De vous punir pour le péché d'un autre ?
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie
Quelque deſir de conſerver ſa vie.
Falut dîner. Car malgré nos chagrins,
Chétifs mortels, j'en ai l'expérience,
Les malheureux ne font point abſtinence :
En enrageant on fait encor bombance ;
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile & ce bavard d'Homere,
Que tout ſavant même en bâillant révere,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit avec le page honnête.
Tous deux d'accord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux,
Puis enhardis, tous deux ſe regardaient,

Puis firent mieux & puis ſe careſſerent.
Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous les ſens,
Qu'un bon dîné fait couler dans nos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines,
Tout votre cœur cede au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflâmer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair eſt faible & le diable vous tente.
Le beau Monroſe en ce tems dangereux,
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée.
„ O cher objet! ô maîtreſſe adorée!
„ C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir.
„ Ayez pitié d'un cœur ſoumis & tendre.
„ Quoi! mon amour ne ſaurait obtenir
„ Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre?
„ Ah! ſi le crime a pu le rendre heureux,
„ Que devez-vous à l'amour vertueux?
„ C'eſt lui qui parle & vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon:
Une heure pourtant elle oſa ſe défendre.
Une heure eſt trop reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir & l'honneur:
Mais qui ne fait qu'un peu de réſiſtance,
Vaut cent fois mieux que trop de complaiſance?
Monroſe enfin, Monroſe fortuné
Eut tous les droits d'un amant couronné.
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance.
Du prince Anglais la gloire & la puiſſance
Ne s'étendait que ſur les rois vaincus,

Le fier Henri n'avait pris que la France:
Le lot du page était bien au deſſus.
Mais que la joie eſt trompeuſe & légere!
Que le bonheur eſt choſe paſſagere!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte;
On entre; on monte, on enfonce la porte.
Couple enivré de careſſes d'amour!
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès, on prend ſon ami tendre:
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes! au diable il me faudrait donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'efroi, le trouble, & la confuſion,
Le déſeſpoir, la déſolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable,
Qui le beau page & ſon Agnès acable.
Ils rougiſſaient de s'être fait heureux:
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

CHANT IX.

Ce qui advint à la belle AGNÈS dans un Couvent.

DAns le chemin advint la fortune.
Le corps Anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient,
Pour découvrir si l'on avait nouvelle,
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs & deux amans,
Nez contre nez se rencontrent aux champs,
Lorsqu'un supôt de la grace efficace
Trouve un colon de l'école d'Ignace,
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain,
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent:
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait
Etait actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabrait, il ruait, il tournait,
Après allait, sautillant sous la selle.

Bientôt au bruit des cruels combattans,
Il s'éfarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide,
Elle est trop faible ; il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée,
Le courtier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastere ;
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'éleve une colline verte,
A chaque au omne enrichie & couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand cofre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte,
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux zéphirs, parfument ces beaux champs ;
Sans se lasser l'œil charmé s'y promene.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plus fortunés ; & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités,

Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux humains aimer la ſolitude.
Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes beaux yeux arrêta,
Et de ſes ſens le trouble ſe calma.
C'était, lecteur, un couvent de nonettes:
Ah! dit Agnès, agréables retraites!
Lieux où le ciel a verſé ſes bienfaits!
Séjour heureux d'innocence & de paix!
Hélas! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
Ces chaſtes ſœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi, fameuſe entre les péchéreſſes,
J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.
Agnès ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix;
Elle adora d'humilité profonde
Le ſigne heureux du ſalut de ce monde,
Et ſe ſentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas: l'un & l'autre eſt faibleſſe.
Or du Moutier la vénérable abbeſſe,
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance;
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
„ Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe.

„ Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
„ Peut amener aux pieds de nos autels
„ Cette beauté dangereuſe aux mortels?
„ Seriez-vous point quelque ange ou quelque
ſainte,
„ Qui des beaux cieux abandonne l'enceinte,
„ Pour ici-bas nous faire la faveur
„ De conſoler les filles du Seigneur?
Agnès répond : c'eſt pour moi trop d'honneur ;
„ Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine,
„ De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis,
„ Et ſi jamais je vais en paradis,
„ Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelaine.
„ De mon deſtin le caprice fatal,
„ Dieu, mon bon ange, & ſur-tout mon cheval,
„ Ne ſait comment en ce lieu m'ont portée,
„ De grands remors mon ame eſt agitée.
„ Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci ;
„ J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
„ Je la retrouve ; & je ſens que la grace
„ Pour mon ſalut veut que je couche ici.
Ma ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès :
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux. On dirait que l'amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la providence,
Dit : qu'il eſt doux de faire pénitence !
Après ſoupé, car je n'omettrai point,

Dans mes récits ce noble & digne point,
Besogne dit à la belle étrangere,
„ Il est nuit close : & vous savez, ma chere,
„ Que c'est le tems où les esprits malins
„ Rodent partout & vont tenter les saints.
„ Il nous faut faire une œuvre profitable ;
„ Couchons ensemble, afin que si le diable
„ Veut contre nous faire ici quelqu'éfort,
„ Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie.
Elle se couche & croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle est sainte & que le ciel l'absout !
Mais son destin la poursuivait partout.
Puis-je au lecteur raconter sans vergogne
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut le publier.
Que d'un Hercule eut la force en partage
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait & frais comme rosée.
La dame abesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Son bachelier vivait dans l'abaye,
En cultivant son ouaille jolie ;
Ainsi qu'Archile en fille déguisé,
Chez Licomede était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.
La pénitente était à peine au lit
Avec la sœur, soudain elle sentit
Dans le nonain métamorphose étrange ;
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,

N'aurait été qu'un ſcandale imprudent.
Souffrir en paix, ſoupirer & ſe taire,
Se réſigner eſt tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en cette occaſion
On a le tems de la réflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur claustrale
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès non ſans contrition
Fit en ſecret cette réflexion :
C'eſt donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête !
C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut ;
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

CHANT X.

Les Anglais violent le couvent. Combat de S. GEORGE, patron d'Angleterre, contre S. DENIS, patron de la France.

JE vous dirai ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux des plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.
Un bruit afreux dérange leur ſommeil :
De tous côtés, le flambeau de la guerre,
L'horrible mort, éclairent leur réveil.
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Sept eſcadrons de maladrins Anglais
Avaient battu ſept eſcadrons Français :
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main : ceux-là volent après,
Frapant, tuant, criant tout hors d'haleine :
„ Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : „ Meſſieurs, en gardant mes moutons,
„ Je vis hier le miracle des belles,
„ Qui vers le ſoir entrait en ce moutier.
Lors les Anglais ſe mirent à crier :

„ Ah! c'eſt Agnès! n'en doutons point, c'eſt elle.
„ Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus les murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis!
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah! ſœur Agnès, ſœur Marton! ſœur Urſule!
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes?
Vous embraſſez de vos mains impuiſſantes
Le ſaint autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement dans ce péril funeſte
Que vous criez à votre époux céleſte:
A ſes yeux même, à ſes mêmes autels,
Tendre troupeau! vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée,
Qu'au doux Jeſus votre bouche a jurée.
Je ſai qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole.
Laiſſons-les dire. Hélas! mes cheres ſœurs!
Qu'il eſt afreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoutans
De ces félons de carnage fumans:
Qui d'un éfort déteſtable & farouche,

Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlent l'horreur avec la volupté,
Et font l'amour avec férocité :
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure, & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant :
Et qu'on prendrait dans leurs fureurs étranges
Pour des démons qui violent des anges.
Déjà le crime, aux regards éfrontés,
Contemple à nud ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi, ſi diſcrete & ſi ſage,
Au fier Sphipunk eſt tombé en partage :
Le dur Barklai, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon :
On pleure, on crie, on preſſe, on jure, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant entre Bard & Curton,
Qui la preſſaient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès ! dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre ſort, objet charmant & doux !
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilege,
Hardi vainqueur, vous preſſe, vous aſſiege ;
Et les ſoldats, ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cedent cet honneur.
Le juſte ciel, en ſes décrets ſéveres,
Met quelquefois un terme à vos miſeres ;
Car dans le tems que meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de le ſainte Sion,

Du haut des cieux, le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Crut échaper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du Paradis il vint en diligence;
Mais, pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour:
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystere:
Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole & ne va que de nuit:
Il favorise, & certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage:
Il est sans cesse à l'église, à la cour,
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidele
Non loin de Blois rencontra la pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier,
Gagnait chemin par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse avanture
Lui fit enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,
D'un ton béni le bon patron lui dit:
„ O ma pucelle! ô vierge destinée
„ A protéger les filles & les rois!
„ Viens secourir la pudeur aux abois;
„ Viens réprimer la rage forcenée:
„ Viens! que ce bras vengeur des fleurs de lys

„ Soit le ſauveur de mes tendrons bénis !
„ Vois ce couvent : le tems preſſe ; on viole :
„ Viens, ma pucelle ! il dit ; & Jeanne y vole.
Le cher patron lui ſervant d'écuyer,
A coups de croſſe hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des Infames
Qui polluaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue : un Anglais impudent
Vers cet objet tourne ſoudain la tête.
Il la convoite : il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court ; & ſur ſa nudité
Il va cherchant la ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à tetre,
Jurant ce mot des français révéré
Mot énergique au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colere.
Jeanne à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
„ Ceſſez, cruels ! ceſſez, troupe profane !
„ O violeurs ! craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien ſur leurs nonains nichés.
Tels des ânons broutent les fleurs naiſſantes,
Malgré les cris du maître & des ſervantes.
Jeanne qui voit leurs inſolens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant Dieu, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,

Frapant, perçant de ſa lame divine,
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait :
Et moiſſonnant la cohorte félone,
Si que chacun fut percé ſur ſa none ;
Et perdant l'ame au fort de ſon deſir,
Allait au diable en mourant de plaiſir.
Le fier Warton dont la lubrique rage
Avait en bref conſommé ſon ouvrage,
Le fier Warton fut le ſeul écuyer
Qui de ſa none oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Atendit Jeanne & changea de poſture.
O vous, grand ſaint, protecteur de l'état !
Bon ſaint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors la pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla.
„ Mon cher Denis ! mon ſaint ! que vois-je là ?
„ Mon corſelet ! mon armure céleſte !
„ Ce beau préſent que tu m'avais donné,
„ Brille à mes yeux au dos de ce damné !
„ Il a mon caſque, il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai, la Jeanne avait raiſon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Iſac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos ;
Et Dieu permit qu'en ce jour la pucelle
Contre Warton combatît pour icelle.
Le fier Anglais de fer enharnaché,

Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite,
Quand il ſe vit ſi vivement chargé
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant, il eut un grand remors;
Sa main trembla de bleſſer ce beau corps;
Il laiſſa cheoir ſoudain ſon cimeterre;
Et de la belle admirant les tréſors,
Il recula quatre pas en arriere.
Saint George alors, du ſein du paradis,
Ne voyant plus ſon confrere Denis,
Se douta bien que le ſaint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance;
Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint. George le bien monté,
La lance au poing & le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace
Qui des humains veut m'aſſurer l'audace:
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le ſonge creux,
Dans un amas de ſubtile pouſſiere,
Beaux trourbillons que l'on ne prouve guere,
Et que Newton, rêveur bien plus heureux,
Fait tournoyer ſans bouſſole & ſans guide
Autour de rien tout au milieu du vuide.
George enflamé de dépit & d'orgueil
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil,
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit

Une comète en ſa longue carriere,
Etinceler d'une horrible lumiere :
On voit ſa queue, & le peuple frémit ;
Le pape en tremble ; & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que ſaint George aperçut
Monſieur Denis, de colere il s'émeut ;
Et brandillant ſa lance meurtriere,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homere :
„ Denis, Denis ! rival faible & hargneux !
„ Timide apui d'un parti malheureux !
„ Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre
„ Pour égorger mes héros d'Angleterre !
„ Crois-tu changer les ordres du deſtin
„ Avec ton âne & ton bras féminin ?
„ Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
„ Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France ?
„ Ton triſte chef branlant ſur ton cou tords,
„ S'eſt vu déja ſéparé de ton corps,
„ Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
„ Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
„ Et t'envoyer vers les murs de Paris,
„ Digne patron des badauds attendris,
„ Dans ton fauxbourg où l'on chom.e ta fête,
„ Tenir encor & rebaiſſer ta tête.
Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton tendre & pieux :
„ O grand ſaint George ! ô mon puiſſant confrere !
„ Veux-tu toujours écouter ta colere ?
„ Depuis le tems que nous ſommes au ciel,
„ Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
„ Nous faudra-t-il bienheureux que nous ſommes

„ Saints enchaſſés, tant fêtés chez les hommes,
„ Nous qui devons l'exemple aux nations,
„ Nous décrier par nos diviſions ?
„ Veux-tu porter une guerre cruelle
„ Dans le ſéjour de la paix éternelle ?
„ Juſques à quand les ſaints de ton pays
„ Mettront-ils donc le trouble en Paradis ?
„ O fiers Anglais ! gens toujours trop hardis,
„ Le ciel un jour à ſon tour en colere,
„ Se laſſera de vos façons de faire :
„ Le ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
„ Plus de dévots qui viennent de chez vous.
„ Malheureux ſaint ! pieux atrabilaire !
„ Patron maudit d'un peuple ſanguinaire !
„ Sois plus traitable : & pour Dieu, laiſſe-moi
„ Sauver la France & ſecourir mon roi.
A ce diſcours, George, bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage :
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui tel qu'un ardent faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il apelle
A haute voix ſon âne ſi fidele,
Son âne aîlé, ſa joie & ſon ſecours :
„ Viens, criait-il, viens protéger mes jours :
„ Contre un méchant viens défendre ma vie.
L'animal ſaint revenait d'Italie
En ce moment : & moi, conteur ſuccint,
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.
A ſaint Denis dos & ſelle il préſente.

Notre patron ſur ſon âne élancé
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer ſanglant d'un Anglais trépaſſé.
Lors brandillant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef:
Tous ſont parés: Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups fait tomber la tempête
Sur le cheval & ſur le chevalier.
Le feu jaillit ſur l'élaſtique acier,
Les fers croiſés & de taille & de pointe,
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le caſque & le rabat,
Et l'auréole, & l'endroit délicat,
Où la cuiraſſe à l'éguillette eſt jointe.
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens:
Paul pour Denis gageait contre Vincent,
Quand de ſa voix terrible & diſcordante,
L'âne entonna ſa muſique écorchante:
Le ciel en tremble: écho du fond des bois
En frémiſſant répete cette voix.
George pâlit: Denis d'une main leſte
Fait une feinte, & d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand ſaint d'Albion,
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.
George ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage,
Et jurant Dieu ſelon les nobles us
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis ſaint Pierre

Certain jeudi fit tomber à Malchus.
A ce ſpectacle, à la voix empoulée
De l'âne ſaint, à ces terribles cris,
Tout fut emu dans les divins lambris,
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors: & des arches du ciel
On vit ſortir l'archange Gabriel,
Qui ſoutenu ſur des brillantes aîles
Fend doucement les plaines éternelles;
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le ſorcier Moïſe,
Quand dans la mer ſuſpendue & ſoumiſe
Il engloutit les peuples & les rois.
„ Que vois-je ici, cria-t-il en colere?
„ Deux ſaints patrons, deux enfans de lumiere.
„ Du Dieu de paix confidens éternels,
„ Vont s'échiner comme de vils mortels?
„ Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes,
„ Les paſſions, & les fers, & les flammes.
„ Abandonnez à leur profane ſort
„ Les corps chétifs de ces groſſieres ames,
„ Nés dans la fange & formés par la mort.
„ Mais vous, enfans, qu'au ſéjour de la vie
„ Le ciel nourrit de ſa pure ambroiſie,
„ Etez-vous las d'être trop fortunés?
„ Etes-vous fous? ciel! une oreille! un nez!
„ Vous que la grace & la miſéricorde
„ Avaient formés pour prêcher la concorde!
„ Pouvez-vous bien, de je ne ſais quels rois,
„ En étourdis embraſſer la querelle?
„ Ou renoncez à la voûte éternelle,
„ Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix!

„ Que dans vos cœurs la charité s'éveille !
„ George insolent, ramassez cette oreille ;
„ Ramassez, dis-je : & vous, monsieur Denis,
„ Prenez ce nez avec vos doigts bénis ;
„ Que chaque chose en son lieu soit remise.
Denis soudain va d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa : chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil oremus :
Tout se rajuste ; & chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage,
Sang, fibre, chair, tout se consolida ;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abatue ;
Tant les saints ont la chair ferme & dodue !
Puis Gabriel d'un ton de président,
„ Çà, qu'on s'embrasse ! il dit, & dans l'instant
Le bon Denis sans fiel & sans colere
De bonne foi baisa son adversaire :
Mais le fier George en l'embrassant jurait
Et promettait que Denis la paierait.
Le bel archange après cette ambassade
Prend mes deux saints, & d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où du nectar on lui verse rasade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat.
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Des dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez le sage Milton
D'anges aîlés toute une légion

Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cens montagnes,
Et qui pis eſt avoir de gros canon?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui ſous les noms de Denis & de George
Vous a dépeint les peuples d'Albion,
Et les Français qui ſe coupaient la gorge.
Mais dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait;
Nommait Agnès, la cherchait, la pleurait,
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait.
Elle l'ateint vers l'énorme patrie
Dont cet Anglais pollua le couvent.
Warton chancelle; & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie.
Il tombe & meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier tranchant & trébuché,
Diſant avé, s'écriaient: „ il eſt juſte
„ Qu'on ſoit puni par où l'on a péché!
Sœur Rebondi qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel:
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable:
„ Hélas! hélas! nul ne fut plus coupable.

CHANT XI.

MONROSE tue l'aumônier. CHARLES retrouve AGNÉS, qui se consolait avec MONROSE dans le château de Cutendre.

J'Avais juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours ;
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours ?
Il est bavard ; & ma plume inégale
Va grisonnant de son bec affilé,
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Au doux plaisir tous deux vous sollicitent
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles apas,
Vous éprouvez un étrange embarras ?
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîné deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervales :
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement, & pressant ses oreilles
Juste au milieu des deux formes pareilles,

De l'équilibre acompliſſant les loix,
Mourut de faim de peur de faire un choix.
N'imitez point cette philoſophie :
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans :
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelque pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte, ſi ſanglant,
Où le matin vingt nones affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles :
Un long canal, tranſparant à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait auprès d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cent jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc ;
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis ;
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur dont l'ame eſt bonne, tendre,
En avait fait l'aſyle du pays :
Français, Anglais, tous étaient ſes amis ;
Tout voyageur, en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou none, ou Turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux ;
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux :
Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût ;
Jamais impair : telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,

Tout allait bien ; mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre !
Il ſoupait mal : il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait, qui fait que deux ſont deux.
La fière Jeanne ayant repris ſes armes
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit & conduiſit au frais,
En diviſant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la ſuivait de près ;
Cet aumônier ardent, infatigable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous la dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bélant ;
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflâmé de ſa lubrique ardeur,
Les yeux en feu, l'aumônier raviſſeur,
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie.
Il ſonne, il crie. On vient : on aperçut
Qu'il était ſeul : & ſoudain il parut
Que ces deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et ſe levant, le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il ſuit de l'œil les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent du haut d'une goutière,
Deſcendre un chat auprès d'une voliere,

Tendant la griffe à travers des barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux :
Il suit des yeux cette espece emplumée
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la tresse dorée ;
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge.
C'était l'amour, ou c'était mon beau page.
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonettes,
Il parut à ces filles discrettes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour dire avé venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose
Sentaient rougir leur visage de rose,
Disant tout bas : ah ! que n'était-il là,
Dieu paternel ! quand on nous viola ?
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse : & lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courtier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colere :
„ Ah ! c'est donc toi, prêtre de Belzébuth ?

„ Je jure ici Chandos & mon ſalut,
„ Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
„ Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main, par la rage tremblante,
Un piſtolet, en preſſe la détente :
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part,
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au hazard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, & par un coup plus ſûr
Ateint ce front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.
L'aumônier tombe : & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
„ Hélas ! dit-il, meurs du moins en chrétien ;
„ Dis te Deum, tu vécus comme un chien :
„ Demande au ciel pardon de ta luxure ;
„ Prononce amen : donne ton ame à Dieu.
„ Non, répondit le maraut en tonſure ;
Il dit, & meurt. Son ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale.
Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle accablé de triſteſſe
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant pour calmer ſa douleur
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque

Par étiquete a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans les mains
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mene au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience;
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant;
Obſervant tout; flatant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe;
Toujours accord, & toujours complaiſant.
Le confeſſeur du monarque Gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique:
Il s'apellait le pere Bonifoux;
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous,
Il lui diſait d'un ton dévot & doux:
„ Que je vous plains! la partie animale
„ Prend le deſſus: la choſe eſt bien fatale!
„ Aimer Agnès eſt un péché vraiment!
„ Mais ce péché ſe pardonne aiſément.
„ Au tems jadis il était fort en vogue.
„ Chez les Hébreux, malgré le décalogue,
„ Cet Abraham, le pere des croyans,
„ Avec Agar s'aviſa d'être pere;
„ Car la ſervante avait des yeux charmans,
„ Qui de Sara méritaient la colère;
„ Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
„ Tout patriarche a connu les douceurs
„ Du changement: dans l'amoureux myſtere,
„ Le vieux Booz entre ſes draps reçut,
„ Après moiſſons, la bonne & ſage Ruth,
„ Et ſans compter la belle Betzabée:
„ Du bon David l'ame fut abſorbée

„ Dans le plaiſir de ſon ample ſérail.
„ Son vaillant fils, fameux par ſa criniere,
„ Un beau matin, par grace ſinguliere,
„ Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
„ De Salomon vous ſavez le partage :
„ Comme un oracle on écoutait ſa voix,
„ Il ſavait tout : & des rois le plus ſage
„ Etait pourtant le plus paillard des rois.
„ De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
„ Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
„ Conſolez-vous : la ſageſſe a ſon tour.
„ Jeune, on s'égare ; & vieux on obtient grace.
„ Ah ! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon ;
„ Mais que je ſuis bien loin de Salomon !
„ Que ſon bonheur augmente mes détreſſes !
„ Pour ſes ébats il eut ſept cent maîtreſſes :
„ Je n'en eus qu'une ; hélas ! je ne l'ai plus !
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive,
Lorſqu'il aviſe en tournant vers la rive,
Sur un rouſſin trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat. C'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime
Rien n'eſt plus doux, pour un parfait amant,
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant & reprenant haleine
Crie à Bonneau : „ quel démon te ramene ?
„ Que fait Agnès ? dis ? d'où viens-tu ? quels lieux
„ Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
„ Où la trouver ? dis donc ? répons donc ? parle.
Aux queſtions qu'enfilait le roi Charlé,

Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine;
Comme il avait par fraude clandeſtine,
Et par miracle à Chandos échapé,
Quand à ſe battre on était ocupé,
Comme on cherchait cette beauté divine.
Sans rien omettre il raconta très-bien
Ce qu'il ſavait; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale avanture;
Du prêtre Anglais la brutale luxure,
Du page aimé, l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux,
N'étaient du tout deſſus ſa tablature:
Et bien en prit à l'amant curieux.
Ainſi Louis ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau,
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grace,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir bien expliqué leurs plaintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort & les cruels Anglais,
Ils étaient tous plus triſtes que jamais.
Il était nuit: le char de la grande ourſe
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe:
Le jacobin dit au prince penſif:
„Il eſt bien tard! ſoyez mémoratif,
„Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure,

„ Devrait chercher quelque honnête demeure,
„ Pour y ſouper, & pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant à peine,
Le cou penché galope dans la plaine :
Et bientôt Charle, & le prêtre & Bonneau,
Furent tous trois aux foſſés du château.
Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jetté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grâce adroite & non commune,
Cachant ſon nom & ſur-tout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince : & le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot, & du plat de la main.
Leur nombre heureux était formé de quatre,
On vit bientôt les deux fleches s'abattre
Du pont mobile : & les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers.
Le gros Bonneau tout éſoufflé chemine,
En arrivant droit devers la cuiſine,
Songe au ſoupé. Le moine au même lieu
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charle prenant un nom de gentilhomme,

Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude!
Il veut jouir de ſon inquiétude :
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes apas.
Le beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page :
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſtraits.
Ainſi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide ;
Marchant tous deux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats :
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers ſa belle
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès! Agnès! il entre dans ſa chambre :
Moins promptement la paille vole à l'ambre :
Et le fer ſuit moins ſympatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps
Pour ſommeiller arrangé ſes apas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loiſir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil. Un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes :
Leur ame vint ſur leurs levres de roſe :

Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baiſers leurs langues ſe chercherent ;
Qu'éloquemment alors elles parlerent !
Diſcours muets, langage des deſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,
Pour un moment il vous fallut ſuſpendre
Ce doux concert & ce *duo* ſi tendre.
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jetter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Deguiſement qui peſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un Dieu qui va tout nu.
Dieux, quels objets ! Eſt-ce Flore, Zephire ?
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'Amour ?
Eſt-ce Venus que le fils de Cynire
Tient dans ſes bras loin du rayon du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire ?
Le Mars français, Charle au fond du château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe.
Pour égayer ſa taciturne alteſſe,
Un vieux valet, bavard de ſon métier,
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fiere,
L'autre plus douce aux yeux bleus, au teint frais
Couchaient alors dans la gentilhommiere.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits.
Il ſe fait dire & puis redire encore
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du tendre objet de ſon cœur amoureux :

C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore.
Il en eſt ſûr. Il quitte ſon repas.
„ Adieu Bonneau : je cours entre ſes bras.
Il dit, & vole, & non pas ſans fracas.
Il était roi, cherchant peu le myſtere.
Plein de ſa joie, il répete, il redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras ! comment ſortir d'afaire ?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait :
Sur le rétable en voute pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint :
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée
Du bienheureux. Derriere le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Le roi s'avance ; & preſque dès l'entrée,
Il ſaute au cou de ſa belle adorée,
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſur-tout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit & la toile remue.
Le roi s'avance ; il y porte la main ;
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie :
„ Amour ! Satan ! ſaint François ! ſaint Germain !
Moitié frayeur, & moitié jalouſie,
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel

Avec grand bruit le rideau ſous lequel
Se blotiſait cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur, étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A Nicomede en ſa belle jeuneſſe :
Ce que jadis le héros de la Grece
Admira tant dans ſon Epheſtion :
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel ! ont de faibleſſe !
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas d'un dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ce ſaint cu, ce derriere,
Emurent Charles : il ſe mit en priere :
Il croit que c'eſt un tour de Belzébuth :
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte :
Le prince alors dont le trouble s'acrut
Lui prend les mains : " qu'on vole ici vers elle !
„ Accourez tous, le diable eſt chez ma belle !
Aux cris du roi, le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſi-tôt la table :
L'ami Bonneau monte tout éſoufflé :
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable,
Prenant le fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout ce bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe & ne put rien entendre.

CHANT XII.

Sortie du château de CUTENDRE. *Combat de la* PUCELLE *& de* JEAN CHANDOS. *Etrange loi du combat, à laquelle la* PUCELLE *eſt ſoumiſe.*

EN acourant, la fiere Jeanne d'Arc,
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers portant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'atirail des combats inhumains:
Cent boucliers, où des nuits la couriere
Réfléchiſſait ſa tremblante lumiere:
Cent caſques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés:
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompait lourdement,
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre:
Témoin Ajas & certain général,
Duc, bel eſprit, miniſtre, maréchal:
L'un ſur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,

Un beau matin s'aviſerent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'étaient point des enfans d'Angleterre,
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre :
C'était Dunois de Milan revenu,
Le grand Dunois, à Jeanne ſi connu,
Qui ramenait la belle Dorothée.
Elle était d'aiſe & d'amour tranſportée,
Elle en avait ſujet aſſurément :
Car auprès d'elle était ſon cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui ſon œil de pleurs ſouvent ſe mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée, & ne la quittait pas.
En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola. Le bon roi qui la vit
Crut qu'elle allait combattre, & la ſuivit.
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnès avec ſon page.
O page heureux ! & plus heureux cent fois
Que le plus chaud, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoit ſaint dont tu tenais la place !
Il te fallut r'habiller promptement :
Sur le ſatin de ton cu ferme & blanc,
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée.
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe !

Que ſon bel œil ſe voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.
La douce Agnès compoſait ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage;
Auprès du roi Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſure, & lui dit:
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en haut venu pour annoncer,
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, & que tout doit paſſer:
Que le roi Charle obtiendra la victoire.
Charle le crut: car il aimait à croire.
La fiere Jeanne appuya ce diſcours:
„ Du ciel, dit-elle, acceptons le ſecours:
„ Venez, grand Prince! & rejoignons l'armée,
„ De votre abſence à bon droit alarmée.
Sans balancer, la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ce héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, & le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.
Les gens du ciel aiment ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire:
Ils regardaient cheminans dans les champs
Cet eſcadron de héros & d'amans.
Le roi de France allait près de ſa belle,
Qui s'éforçant d'être toujours fidelle,

Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exhalait de tendreſſe:
Et cependant, ô comble de faibleſſe!
De tems en tems le beau page lorgnait;
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitant la priere,
S'interrompant en voyant tant d'attraits,
Et regardant avec des yeux diſtraits
Le roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or & le cœur plein d'amour,
De la Trimouille ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Jeanne auprès d'eux, le fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau verd,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois, compagnon de ſes armes:
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, ſouflant, Bonneau fermait la marche:
O d'un grand roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout: il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets, ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout ſon Agnès & ſon page,
An coin d'un bois près d'un certain paſſage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpece différente :
On n'y voyait ni tetons, ni beaux yeux.
„ Oh, oh ! dit-il, d'une voix menaçante,
„ Galans Français, objet de mon couroux,
„ Vous avez donc trois filles avec vous !
„ Et moi Chandos je n'en aurai pas une ?
„ Çà combattons. Je veux que la fortune
„ Décide ici qui de nous ſait le mieux
„ Pouſſer ſa lance & plaire à deux beaux yeux.
„ Que la valeur ſoit notre ſeule chance !
„ Que de vous tous le plus ferme s'avance !
„ Qu'on entre en lice ! & celui qui vaincra
„ L'une des trois à ſon aiſe tiendra.
Le roi piqué de cette offre cinique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : " ah ! laiſſez-moi, ſeigneur,
„ Venger mon prince & ces dames d'honneur.
Il dit & court. La Trimouille l'arrête :
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toujours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort :
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les tems héroïques :
Ne vit-on pas l'apôtre Mathias
Gagner aux dez la place de Judas ?

Même aujourd'hui dans quelques républiques,
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux
Se tire au dez, & tout n'en va que mieux.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire ;
Craint pour ſon roi, prend les dez, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la pucelle & ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard ;
Il fut heureux. Le ſort échut à Jeanne.
Jeanne ! c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand Cordelier,
Qui, ci-devant avait raflé vos charmes.
Jeanne à l'inſtant court au roi, court aux armes.
Modeſtement va derriere un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déja préparée ;
Puis à cheval elle monte en courroux,
Branlant ſa lance & ſerrant les genoux ;
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fideles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur s'avance :
Des deux côtés égale eſt la vaillance.
Les deux courſiers bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme l'éclair,
Vont ſe heurter, & de leur tête dure
Front contre front fracaſſant leur armure :
La flâme en ſort ; & le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.

Du choc affreux les échos retentiſſent:
Des deux courſiers les huit pieds treſſailliſſent:
Et les guerriers du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés:
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut mort les deux courſiers.
Et treſſaillir pour les deux chevaliers.
Or, des Français le champion auguſte
N'avoit la chair ſi ferme & ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux que Meſſire Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupede, un haut-le-corps lui fit,
Qui ſur le pré Jeanne d'Arc étendit,
Sur ſon beau dos, ſur ſa croupe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi:
Il veut ſoudain contempler ſa conquête.
Le caſque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiſſaient deux grands yeux noirs & longs
De la cuiraſſe il défait les cordons:
Il voit, ô ciel! ô plaiſir, ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons,

Qu'en ſa naiſſance la roſe merveille.
On tient qu'alors, en élevant ſa voix,
Il bénit Dieu pour la premiere fois.
„ Elle eſt à moi la pucelle de France !
S'écria-t-il. „ Contentons ma vengeance.
„ J'ai grace au ciel, doublement mérité
„ De mettre à bas cette fiere beauté.
„ Que ſaint Denis me regarde & m'excuſe :
„ Mars & l'amour ſont mes droits ; & j'en uſe.
Puis ſe toureant devers ſon écuyer,
„ Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même,
„ J'ai ces deux bras pour combattre & tuer :
„ Pour la guérir je prendrai le troiſieme.
Son écuyer répond : „ pouſſez Milord :
„ Du trône Anglais affermiſſez le ſort.
„ Frere Lourdis en vain nous décourage :
„ Il jure en vain que ce ſaint pucelage
„ Eſt des Troyens le grand Palladium,
„ Le bouclier ſacré du Lutium :
„ De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
„ C'eſt l'oriflâme. Il faut nous en ſaiſir.
„ Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
„ Le plus grand bien, la gloire & le plaiſir.
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faiſait mille vœux
A ſaint Denis ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? Il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête panchée,
L'oreille baſſe & du choc écorchée,

Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès long-temps dans ſon ame
Pour la pucelle une diſcrette flâme,
Des ſentimens nobles & délicats,
Très-peu connus des ânes d'ici-bas:
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur du bon monarque Charles
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle;
Il craint ſur-tout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille, & par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux pèché qu'aucuns nomment luxure.

CHANT XIII.

Viſion. Miracle qui ſauve l'honneur de JEANNE.

EN méditant avec attention,
Le Benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce prophete heureux par un menſonge,
Patte-velu, dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif:
Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes freres,
Du livre ſaint les ſublimes myſteres)
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille beliers qui grimperent en rut
Sur les brebis qui les laiſſerent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets,
Il vit très-bien, ou crut voir le bon pere,
Ce qu'aucun ſaint n'obtint de voir jamais!
Il vit courir à la même avanture,
Il vit aux pieds des futures Agnès,
Les demi-dieux de la race future:
Il obſerva les différens attraits
De ces beautés dont l'adreſſe féconde
Faiſait danſer tous les maîtres du monde:
Chacune était juſte ſous ſon héros,
Portant enſemble & diſant les grands mots:
Chacune avait ſon trot & ſon allure;

Chacun piquait à l'envi la monture.
Tous excellaient à ce jeu de deux dos.
Tels au retour de Flore & de Zéphire,
Quand le printems reprend ſon doux empire,
Tous les oiſeaux peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
Vers leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.
C'eſt-là qu'il vit le beau François premier.
Ce brave roi, ce loyal chevalier
Avec Etampe heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là, Charle-Quint joint le myrthe aux lauriers,
Baiſe à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier,
Gagne la goute, & l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danſer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ſes bras décharnés & flétris
Ivre d'amour tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant le ſecond des Henris.
De la débauche un long & docte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles IX le ſucceſſeur volage,
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixieme Alexandre ?
En cent tableaux il eſt repréſenté :
Là ſans rhiare, & d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſa ſa ſoutanelle,

Avec Vanoſe il ſe fait la femelle.
Un peu plus bas on voit Sa Sainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à Lucrece ſa fille.
O Léon dix! ô ſublime Paul trois!
Jules ſecond, & toi Monté le drille!
A ce beau jeu vous paſſez tous les rois.
Mais vous cedez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Le moine vit des doges de Veniſe,
Et ces grands ducs, fiers opreſſeurs de Piſe,
Avec les boucs partageant leurs plaiſirs,
Mais les laiſſant à leurs puans deſirs:
Bientôt on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiecle heureux, ce ſiecle de miracles,
Le grand Louis, cette orgueilleuſe cour,
Où tous les arts ſont inſtruits par l'amour.
L'amour bâtit ce ſuperbe Verſailles:
L'amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier Dieu des batailles,
L'amour amene au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la niéce aux yeux divins;
La généreuſe & tendre la Valiere;
La Monteſpan plus ardente & plus fiere;
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir.

Mais tout à coup quelle métamorphoſe ;
D'un long froc noir lugubrement paré
L'amour met bas ſa couronne de roſe :
Son front ſe perd ſous un bonnet quarré.
Le ſot ſcrupule, & la froide décence
Maſquent les traits de ſa riante enfance.
L'hymen le ſuit à pas myſtérieux :
Les deux flambeaux brulent des mêmes feux,
Feux ſans éclat, dont la pâle lumiere
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triſtes flambeaux,
Suivi d'un prêtre & de deux maquereaux ;
Pour guide un diable en noire ſoutanelle,
Le grand Louis couronné de pavots,
Vient épouſer ſa vieille maquerelle.
Le moine vit ce phœnix des Bourbons
Enſorcelé de deux flaſques tetons,
Sur un ſopha quitter ſa haridelle.
L'amour en pleurs, & ſa ſuite fidele,
Les jeux, les ris, s'envolent à Paphos,
Paris, la cour ſont en proie aux dévots.
Une groſſiere & mauſſade luxure
Rapelle aux ſens toute la volupté.
Sous l'air cafard un ciniſme éfronté
Mit Diogene où regnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obſcure,
Le courtiſan cherche la liberté.
Hercule en froc, & Priape en ſoutane,
Dans les palais portent l'obſcénité :
Tout leur fait jour, & le couple profane,
Recommandé par ſa brutalité,
A ſon plaiſir patine ſa beauté.

C'en était fait du tendre amour en France,
Quand la fortune ou bien la providence,
A ſaint Denis logea le roi bigot.
Le moine voit à ce regne cagot
Dans les deſtins ſuccéder la Regence,
Tems fortuné marqué par la licence,
Où la folie agitant ſon grelot,
Jette ſur tout un vernis d'innocence,
Où le cafard n'eſt priſé que du ſot.
Tendre Argenton! folâtre Parabere!
C'eſt par vos ſoins que le Dieu de Cythere
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur les autels revoit fumer l'encens.
Le Dieu du goût, ſon ſeul & digne émule,
Tâche d'unir les graces aux talons.
Faune & Priape & le brutal Hercule,
Forcés de fuir rentrent dans les couvens;
Ils n'oſent plus ſe faire voir en France,
Que ſous les traits de Bieux ou de Vence,
Le bon régent de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Berry, bel aſtre de la cour,
Vous répondez au ſein du Luxembourg:
Vous que Bacchus & le Dieu de la table
Menent au lit eſcortés par l'amour.
Près de Paris ſous ſa pourpre romaine...
Mais je m'arrête, un ſemblable tableau
Pourrait au Peintre attirer dure aubaine:
Il y faudroit paſſer plus d'un Bonneau
En robe courte; or dans ce dernier âge
Homme d'épée eſt un fier maquereau:

Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'apas flateur ;
Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſyle du myſtere !
Meudon, Choiſi, réduits délicieux,
Que les plaiſirs, les amours & les jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythere,
Sur vos ſecrets cenſurés par Ligniere,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte muſe eſt forcée à ſe taire.
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur:
Qui la touchait d'une main trop hardie
Puni du ciel tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais ſi j'oſais cependant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle !
O potelée & douce la Tournelle !
O tendre objet, noble, ſimple, touchant !
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Le grain d'encens que l'on doit à Venus,
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacours la brune,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Ce nœud ſi cher quoique ſi peu chrétien,
Formé, par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand roi de France
Malgré l'avis & les ſermens d'un ſot :
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je diſais... Non, je ne dirai mot ;
Je ſerais trop au deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que que je n'oſe voir.

D'un œil avide & toujours très modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De tous ces rois accouplés bout à bout.
Charles ſecond ſur la belle Pontsmouth,
George ſecond ſur la tendre Yarmouth,
Et ce dévot roi de Lucitanie,
En priant Dieu ſe pâmant ſur ſa mie,
Et ce Victor atrapé tour à tour
Par ſon orgueil, par ſon fils, par l'amour.
Mais quant au bout de l'auguſte enfilage
Il aperçut entre Iris & ſon page,
Perçant un cu, qu'il ſerrait de deux mains,
Cet auteur roi, ſi dur & ſi bizarre,
Que dans le Nord, on admire, on compare
A Salomon, ainſi que les Germains
Leur empereur au Céſar des Romains
„ Hélas! dit-il, ſi les grands de la terre
„ Font deux à deux cette éternelle guerre,
„ Si l'univers doit en paſſer par-là,
„ Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
„ Les deux gigots ſur la belle brunette.
„ Du ſeigneur Dieu la volonté ſoit faite!
„ *Amen*, *amen*, dit-il, & ſe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
Mais ſaint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre,
Et la pucelle & la France aux abois.
Amis lecteurs, vous avez quelquefois
Oui conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'eſt une étrange & terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer,
Que quand d'un autre il ne peut s'aviſer.

D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace :
Vif & perclus, ſans rien faire il ſe laſſe :
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête.
Chandos ſuant, & ſouflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi Jeanne eſt une fille :
„ Au diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille :
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor ſecouer ſa guenille :
Jeanne échapant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus ;
Puis d'une voix ſanglotante, terrible,
Elle lui dit : „ tu n'es pas invincible ;
„ Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
„ Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abat.
„ Dans l'autre, un jour, je vengerai la France :
„ Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance :
„ Et je te donne, avec tes combattans,
„ Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le fier Chandos lui répondit : „ Ma belle,
„ Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
„ J'aurai pour moi ſaint George & le Dieu fort,
„ Et je promets de réparer mon tort.

CHANT XIV.

CORISANDRE.

MOn cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits dont la douce piquûre
Se fait ſentir, ſans danger, ſans douleur,
Croît par le tems, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part & brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le viſage;
D'un nouvel être on ſe croit animé:
D'un nouveau ſang le corps eſt enflâmé.
On n'entend rien, le regard étincelle,
Sans refléchir, le geſte & l'acte ſuit:
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur les bords du broc qui la recéle,
S'éleve, court, s'échape, tombe & fuit;
N'eſt qu'une image imparfaite, infidele
Du feu d'amour, quand en nous il agit.
Vous connaiſſez tous ces états, mes freres?
Mais ce tyran de nos ames légeres,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'amour,

Faiſant alors un bien plus plaiſant tour,
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre :
Beau don, qui vaut tous autres attraits.
C'était la jeune & ſotte Coriſandre.
L'amour voulut, que tout roi, chevalier,
Homme de robe, & jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette jeune imbécile
Perdit le ſens à ſe faire lier.
Mais les valets, le peuple, eſpece vile,
Etaient exempts de la bizarre loi,
Il falait être ou gentilhomme ou roi
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore :
L'art d'Eſculape & cent grains d'ellébore
Contre ce mal étaient un vain ſecours :
Et la cervelle empirait tous les jours,
Juſqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ſerait compatiſſante :
Et ce moment du ciel était preſcrit,
Pour que la belle eût enfin de l'eſprit.
Plus d'un amant né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avait perdu le ſens & la mémoire.
L'un ſe croit cerf & broute dans les bois,
L'autre penſant avoir un eu de verre,
Dès qu'un paſſant le heurte en ſon chemin
Va s'écriant qu'on caſſe ſon derriere.
Goion ſe croit du ſexe féminin,
Porte une jupe & ſe meurt de triſteſſe,
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe :

D'un large bât Valori s'eſt chargé ;
Il ſe croit âne & ne ſe trompe guere,
Veut qu'on le charge & ne ceſſe de braire.
Sablé ſe croit en marmite changé,
Marche à trois pieds, une main poſe à terre,
L'autre fait l'ance. Hélas ! chacun de nous
Pourrait fort bien ſe mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Coriſandre.
Quel bon eſprit ne ſe laiſſe ſurprendre
A ſes deſirs, & qui n'a ſes travers ?
Chacun eſt fou tant en proſe qu'en vers.
Or, Coriſandre avait une grand'mere,
Femme de bien d'une humeur peu ſévere,
Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille faiſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau ;
Sa fille donc ſi fatale au cerveau
Par elle fut dans ſa chambre enfermée.
Elle apoſta pour garder le château
Deux champions à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.
La belle ſotte ainſi claquemurée,
Filait, couſait & chantait, ſans penſer,
Sans nul regret qui vint la traverſer,
Sans goût, ſans ſoins, & ſans la moindre envie
De s'apliquer à guérir la folie
De ſes amans ; ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la belle eût voulu.
Le fier Chandos encor tout en colere
D'avoir raté ſa ſuperbe adverſaire,

Vers ſes Anglais retounait en grondant ;
Semblable au chien dont la vorace dent
Saiſit en vain le liévre qui s'échape,
Qui tourne, vire, crie pleure, & jape,
Puis vers ſon maître approche à petit pas
Portant la queue & l'oreille fort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce tendre duel.
Son général cependant lui dépêche
Pour le preſſer un jeune colonel,
Brave Irlandais nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
Au ſourcil fier, & qui porte la mine
D'avoir toujourt ſu parer à l'affront
Qui de Chandos faiſait rougir le front.
Ces deux guerriers avec leur noble eſcorte,
De Coriſandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : „ Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
„ De pénétrer juſques à Coriſandre
„ Si vous voulez garder le ſens commun.
Le fier Chandos qui croit qu'on l'injurie
Pouſſe en avant, & frapant en furie,
D'un coup d'eſtoc renverſe à douze pas
Un des huiſſiers qui ſe démet un bras,
Et tout meurtri roule au loin ſur le ſable.
Paul Tirconel non moins impitoyable
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride & ſerre les genoux
A ſon courſier, qui comme la tempête
Part de la main & paſſe ſur la tête

De l'autre huiſſier qui leve un front confus,
Reſte un moment interdit & perclus,
Et détournant reçoit une ruade,
Qui le met bas avec ſon camarade.
Tel en Province un brillant Officier,
Jeune, galant, égréfin, petit maître,
Court au ſpectacle & roſſe le portier,
Gagne une loge, & placé ſans payer
Sifle par air tout ce qu'il voit paraître.
La ſuite Anglaiſe arrive dans la cour,
La vielle dame y deſcend éplorée.
A ce grand bruit Coriſandre éfarée
Prend un jupon, ſort de la chambre, accourt,
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais qui de parler n'a cure.
Mais obſervant l'innocente figure,
Ce teint de lys, ces charmes ſucculens,
Ces bras d'ivoire & ces tetons naiſſans,
Que de ſes mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuſe avanture;
Quand Coriſandre à l'hébeté maintien,
Jette au haſard un œil qui ne dit rien.
Pour Triconel d'une façon gentille,
Il ſalua la grand'mere & la fille,
Et pour ſa part fit auſſi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux foux.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon natif de Normandie
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il ſoit ſellé, bridé, monté,
Et puis claquant ſa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance ſur ſon dos.

La belle crie, & tombe ſous Chandos ;
Quand Tirconel par une autre manie,
Au même inſtant ſe croit cabaretier
Et prend la belle à genoux acroupie
Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer & pour le ſoutirer,
Par l'orifice au clair juſqu'à la lie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
„ Vous êtes fou ! God dam ! l'eſprit malin
„ A détraqué je crois votre cervelle.
„ Quoi ! Vous prenez pour un tonneau de vin
„ Mon cheval blanc à criniere iſabelle !....
„ C'eſt mon tonneau, j'en porte le bondon.....
„ C'eſt mon cheval, ... c'eſt mon tonneau,
mon frere.....
Egalement tous deux avaient raiſon.
Ils ſoutenaient leur folle opinion
Avec l'ardeur dont un moine en colere
Plaide en faveur d'un dévot ſcapulaire,
Et d'Olivet pour ſon cher Ciceron.
Des démentis en réplique & duplique,
Et certains mots que, grace à ma pudeur,
Mon ſtyle honnête épargne à mon lecteur,
Mots éfrayans pour qui d'amour ſe pique,
Mirent en feu nos illuſtres Bretons,
Qui ſe narguaient de leurs eſtramaçons.
Comme le vent d'abord faible murmure,
S'éleve, gronde, & briſant les vaiſſeaux
Trop agités pour réſiſter aux eaux,
Répend l'horreur ſur toute la nature :
Ainſi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaiſanter, faire ſemblant de rire,

Puis ſe fâcher, puis dans leur noir délire,
Aller d'un train à ſe donner la mort.
Tous deux en garde en la même poſture,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
La tête haute & le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais auſſi-tôt ſans regle ni meſure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en couroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna dans leur forge brulante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincellante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont ſe moque la terre.
Des deux côtés le ſang eſt répandu,
Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un ſeul cri ſuccéde à la bleſſure.
La bonne mere en gémit de douleur,
Voudrait pouvoir leur ôter leur armure,
Dit ſon pater, demande un confeſſeur:
Et cependant ſa fille avec langeur
Se regorgeant rajuſte ſa coëffure.
Nos deux Anglais ſanglans, laſſés, rendus,
Giſſaient tous deux ſur la terre étendus,
Quand arriva le grand roi de la France,
Et ces héros brillans porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour.
Digne de Mars & du dieu de l'amour.
La belle ſotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement un humble révérence,

Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et le voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru que la nature mit
Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit.
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus différemment :
Tout ſe façonne à notre caractere :
Diverſement ſur nous la grace opere.
Le même ſuc dont la terre nourit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons & des roſes.
D'Argens ſoupire alors que d'Arget rit :
Et Maupertuis débite de fadaiſes,
Comme Newton ſes doctes hypotheſes :
Et certain Roi fait ſervir ſes ſoldats
A ſes amours ainſi qu'à ſes combats,
Tout ſe varie ; une cervelle anglaiſe
Tourne autrement qu'une tête françaiſe.
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays.
Chez les Anglais ſombres & durs eſprits,
Toute folie eſt noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle eſt vive & légere.
D'abord nos gens ſe prenant par la main,
Danſent en rond & chantent le refrein.
Le gros Bonneau lourdement ſe démene,
Hors de cadence ainſi que hors d'haleine.
Breviaire en main le pere Bonifoux
A pas plus lents danſe avec tous les foux.
Mais ſe plaiſant ſur-tout avec le page,
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,

A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton;
On croit au pere un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale & danſante cohue,
Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau:
Et voulant tous s'y baigner ils dépouillent
Leurs corcelets; & nuds ſur le gazon
Nageant à vuide & levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine en nageant
Allait toujours près du page engageant.
A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos publiques beautés,
La Dorothée, Agnès & la pucelle,
Qui détournaient leur diſcrette prunelle,
Puis regardaient, & puis levaient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les cieux.
Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne
J'aurai pour moi ſaint Denis & mon âne:
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince & ſauvé des couvens:
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout en vain, le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos héros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs ſe tenaient a portée,
Pleuraient tantôt & riaient quelquefois
De voir ſi fous des héros & des rois.
Mais que réſoudre? où fuir? quel parti prendre?

On regrettait le château de Cutendre.
Une ſervante en ſecret leur apprit
L'art de guérir ceux qui perdaient l'eſprit.
„ La providence a décreté, dit-elle,
„ Que le bon ſens ne peut être hébergé
„ Chez le cerveaux dont il a délogé,
„ Que quand enfin la belle Coriſandre
„ Aux lacs d'amour ſe laiſſera ſurprendre.
Ce bon avis ne fut pas ſans profit.
Le Muletier par bonheur l'entendit :
Car vous ſaurez que ce paillard terrible
Pour Jeanne d'Arc étant toujours ſenſible,
Jaloux de l'âne avait d'un pied diſcret
Suivi de loin l'amazonne en ſecret.
A ce propos il eut la confiance
De ſecourir & ſon Prince & la France.
La belle était juſtement dans un coin
Propre au myſtere : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé plein de courage ;
On le crut fou ; mais c'était le ſeul ſage.
O muletier ! de queis rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature :
Il la ſubjugue, & d'un rein vigoureux
Faiſant jouer le bélier monſtrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades,
Puis redoublant ſes vives oſtocades,
Il loge enfin dans toute ſa longueur
En ſon fourreau ſon braquemart vainqueur.
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre

N'avait pas eu le tems de ſe défendre ;
Les poings fermés, tout le corps en Arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle attendait en invoquant les ſaints,
Que l'ennemi ſe fut caſſé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'aprendre
Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.
Chaque cervelle auſſi-tôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe :
Car le roi Charles obtint le gros bon ſens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; & chacun des galans
Troqua de même. On eut peu davantage
Dans ſes marchés : la raiſon des humains,
Ce don de Dieu n'eſt que fort peu de choſe,
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans : chacun pour ſa maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe :
Car en amour que fait le ſens commun ?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens,
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi qu'Adam la campagne imbécile,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,

Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée & ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours
Sans appeller le diable à leurs ſecours.

CHANT XV.

Comment JEAN CHANDOS *veut abuſer de la dévote* DOROTHÉE. *Combat de* LA TRIMOUILLE *&* JEAN CHANDOS. *Ce fier* CHANDOS *eſt vaincu par* DUNOIS.

O Volupté ! mere de la nature,
Belle Vénus, ſeule divinité
Que dans la Grece invoquait Epicure,
Qui du cahos chaſſant la nuit obſcure,
Donne la vie & la fécondité,
Le ſentiment & la félicité
A cette foule inombrable, agiſſante
D'être mortels à ta voix renaiſſante !
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le dieu du ciel & le dieu de la guerre ;
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots fait naître ſous tes pas
Tous les plaiſirs qui conſolent la terre ;
Tendre Vénus, conduis en ſûreté
Le roi des Francs, qui défend ſa patrie
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès, à qui ſon cœur ſe fie,
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ;
Elle n'eſt pas encor ſous ton Empire ;

C'eſt à Denis à veiller ſur ſes pas ;
Elle eſt pucelle, & c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée :
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs.
De ſon amant, que jamais écartée,
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée.
Tendre Vénus, c'eſt par un muletier
Que tu formas le cœur de Coriſandre.
Depuis ce jour, douce, aviſée & tendre,
A tes autels prompte à ſacrifier,
Elle ſut plaire & jouir & ſe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier :
Ainſi l'on voit un artiſan groſſier
Tourner, polir d'une main rude & noire
L'or, le rubis & le jaſpe & l'ivoire,
Dont ſe pavanne au brillant chevalier.
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poſſeſſeur du bon ſens de Bonneau
La belle fait les honneurs du château
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot & Chandos le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais elle étendit ſes ſoins
Selon leurs goûts, leurs mœurs & leurs beſoins.
Un gros roſbif que le beurre aſſaiſonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne,

Leur ſont offerts, & des mets plur exquis
Les ragoûts fins, dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et cotoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la premiere fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnes en tête, un Confeſſeur en queue,
A remonté l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.
Sur det bâteaux & des planches uſées,
Un pont joignait les rives opoſées.
Une chapelle était au bout du pont.
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait raiſonner ſa voix ſacerdotale:
Il dit la meſſe, un enfant la répond.
Charle & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre,
Dès le matin au château de Cutendre.
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea les fidelles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,

Joint les deux mains & baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite, en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres*, qu'elle eſt belle !
Chandos entra dans la même chapelle,
Par paſſe-tems beaucoup plus que par zèle :
La tête haute, il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Paſſe, repaſſe, & toujours en ſiflant,
Mais derriere elle enfin il s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*avé*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grace excitée,
Front contre terre, & derriere levé :
Son court jupon, retrouſſé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde
A découvert deux jambes, que l'amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au Couvent il mettra quelque jour.
Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors, faiſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un deſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant un inſolente main
Sous le jupon, qui couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point, par un crayon cinique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux

Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais la Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas.
Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'insolent Chandos
Etait trop près du plus charmant des dos.
Où Dorothée éfrayée, éperdue,
Poussait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages ;
Le Poitevin criait à haute voix :
„ Oses-tu bien, chevalier discourtois.
„ Anglais sans frein, profanateur impie,
„ Dans le lieu saint porter ton infamie ?
D'un ton railleur, où regne un air hautain,
Se rajustant, & regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : „ que vous importe ?
„ De cette Eglise êtes-vous Sacristain ?
„ Je suis bien plus, dit le Français fidele :
„ Je suis l'Amant aimé de cette belle.
„ Ma coutume est de venger hautement
„ Son tendre honneur attaqué trop souvent.
„ Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais ; „ nous savons l'un & l'autre
„ Notre portée ; & Jean Chandos peut bien,
„ Lorgner un dos, mais non montrer le sien.
Le beau Français & le Breton qui raille
Font préparer leurs chevaux de Bataille.

Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & ſon rond bouclier,
Se met en ſelle, & d'une courſe fiere
Paſſe, repaſſe, & fournit ſa carriere.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire :
Son tendre Amant lui criait ; „ beauté chere,
„ Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire sûre,
Son cheval tombe ; & ſur lui renverſé,
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé,
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt ; il croît qu'il va paſſer,
Crie : *in manus*, & le veut confeſſer.
Ah, Dorothée ! ah, douleur inouie !
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler ;
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler ?
„ Mon cher amant, c'eſt donc moi qui te tue ?
„ De tous tes pas la compagne aſſidue
„ Ne devait pas un moment s'écarter ;
„ Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
„ Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue.
„ Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour
„ Pour aſſiſter à deux meſſes par jour !
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.
Chandos riait du ſuccès de ſes armes.

„ Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
„ Et vous auſſi dévote Dorothée !
„ Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers,
„ De nos combats c'eſt la loi reſpectée.
„ Venez, je veux que ce héros vaincu
„ Soit en un jour & captif & cocu.
Le juſte Ciel, tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons tant de fois violés,
Impiétés, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon tems fut mis dans la balance,
Et fut peſé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille, une femme éperdue
Qui le tenait languiſſant dans ſes bras,
L'hermite auprès qui marmote tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
A ces objets il pique, il court, il vole.
C'était alors l'uſage en Albion,
Qu'on appellât les choſes par leur nom.
Déjà du pont franchiſſant la barriere
Vers le vainqueur il s'était avancé.
Fils de putain, nettement prononcé,
Frappe au timpan de ſon oreille altiere.
„ Oui, je le ſuis, dit-il, d'une voix fiere ;
„ Tel fut Alcide & le divin Bacchus,
„ L'heureux Perſée & le grand Romulus,
„ Qui des brigands ont délivré la terre.
„ C'eſt en leur nom que j'en vais faire autant ;
„ Va, ſouviens-toi que d'un bâtard Normand,

„ Le bras vainqueur a ſoumis l'Angleterre.
„ O vous bâtard du maître du tonnerre,
„ Guidez ma lance & conduiſez mes coups:
„ L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette priere était peu convenable.
Mais le héros ſavait très-bien la fable,
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées,
Des éperons, armés de courtes dents,
De ſon courſier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de ſa lance acérée,
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corcelet.
Le brave Anglais porte un coup effroyable,
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant;
Leur force augmente, ainſi que leur colere.
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobant,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans.
Ainſi tombaient ces deux fiers combatans,
Frappant la terre & tous deux ſe ſerrant.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par la fureur,

Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui,
La terre entiere en était ébranlée :
De l'Achéron la rive était troublée :
Et pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Les deux héros fiérement se relevent,
Les yeux en feu se regardent, s'observent;
Tirent leur sabre, & sous cent coups divers,
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang coulant de leurs blessures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressants,
Faisaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe sans haleine,
N'osant parler & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combats d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beauconp plus rédoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos

Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos.
Mais en tombant ſon ennemi l'entraine.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arene,
L'Anglais deſſous, & le Français deſſus.
Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur, quand ſon ſort eſt proſpére,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire,
„ Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
„ Tiens : c'eſt ainſi Dunois que je me rends.
Tirant alors, pour reſſource derniere,
Un ſtylet court; il étend en arriere
Son bras nerveux, le ramene en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfaiſant.
Mais une maille en cet endroit entiere,
Fit émouſſer la pointe meurtriere.
Dunois alors cria : tu veux mourir,
„ Meurs ſcélerat, & ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule,
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe debatant en vain,
Diſait encor tout bas : *fils de putain !*
Son cœur altier; inhumain, ſanguinaire,
Juſques au bout garda ſon caractere.
Ses yeux, ſon front d'une ſombre terreur,
Son geſte encor menaçait ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille.
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.

Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramene ; & deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant, qui, de ſes mains preſſé,
Semble revivre, & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore.
Il les regarde, il reprend ſa vigueur.
Sa belle amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître.
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commencent à paraître.
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.
Le roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays & l'amour.
On admirait ſur-tout ſa modeſtie
Dans ſon maintien, dans chaque répartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.
Jeanne étouffait un peu de jalouſie.
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin :
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eut pas tranché la vie,
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée
Elle ſe vit abatue & manquée.

CHANT XVI.

Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. CHARLES attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle AHNÉS & à ſes compagnons de voyage.

J'Aurais voulu dans cette belle hiſtoire,
Ecrire en or, au temple de mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre & d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier & de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage;
Mais vous ſavez que ces événemens
Furent écrits autrefois par un ſage.
Je le copie & n'ai rien inventé.
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,
A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre-ponce

Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.
O vérité! vierge pure & ſacrée !
Quand ſeras-tu dignement révérée?
Divinité, qui ſeule nous inſtruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidélement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins?
O ! qu'Arioſte étala de prudence
Quand il cria l'Archevêque Turpin !
Ce témoignage, à ſon livre divin,
De tout lecteur attire la croyance.
Tout inquiet encor de ſon deſtin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée ;
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,
L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, la regarde, & s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ſes ſuccès,
Nomme *Orléans*, le roi nomme *Agnès*.
L'heureux bâtard, dont l'active prudence,
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant découvre un petit fort,

Que négligeait le fier duc de Betfort :
Ce fort touchait à la ville investie,
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les aprêts des plaisirs de la table,
Se rencontraient dans ce petit château.
Dieu! quel butin pour Dunois & Boneau!
Tout Orléans, à ces grandes nouvelles,
Rendit à Dieu des graces solemnelles :
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité;
Un long dîner, où le juge & le maire,
Chanoine, évêque & guerrier invité,
Le verre en main tomberent tous par terre;
Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs;
Les cris du peuple & le canon qui gronde,
Avec fracas annoncerent au monde
Que le roi Charle à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'alégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Betfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vuidant les flacons,
Louaient leur prince & dansaient aux chansons.

Sous une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais ſauciſſons dont la poudre fatale,
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre & l'air;
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée,
En un moment la miniere embraſée
S'étend, s'éleve, & porte à mille pas,
Bois, gonds, batans, & ferrure en éclats.
Le grand Talbot entre & ſe précipite:
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis long-tems il brûlait en ſecret
Pour la moitié du Préſident Louvet.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit, ſous lui, les braves d'Angleterre:
„ Allons, dit-il, généreux conquérans,
„ Portons par-tout & le fer & les flammes:
„ Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
„ Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.
Sur ce terrein que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart, que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon:
Un parapet garni d'artillerie,
Pour repouſſer la premiere furie,

Les premiers coups du terrible Betfort,
Poton, la Hire y paraiſſaient d'abord;
Un peuple entier derriere eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot, *tue*,
Eſt répété, quand les bouches de fer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées,
Et le ſoldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
De pieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort,
Et de mouſquets, qui lancent les tempêtes,
Le plomb volant ſur les Bretonnes têtes;
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rang entaſſés!
Ainſi qu'on voit ſous cens mains diligentes
Tomber l'épi des moiſſons jauniſſantes.
Mais cet aſſaut fiérement ſe maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombaient à terre; & toujours renaiſſantes,

Epouvantaient le fils de Jupiter.
Ainſi l'Anglais, dans le feu, ſous le fer,
Après ſa chûte encor plus formidable,
Brave en montrant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans,
Fier Richemont, digne appui d'Orléans!
Cinq cents bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchaient ſous ta conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa ſeve encor animait leur vertu.
Et Richemont criait d'une voix forte:
„ Pauvres Bourgeois, vous n'avez plus de porte,
„ Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur; & déjà dans ſa rage,
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats;
Il s'établit ſur ce dernier aſyle,
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle, en ſon fort triſtement retiré,
D'autres Anglais, par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
„ Quoi! diſait-il, ne pouvoir ſecourir
„ Mes chers ſujets que mon œil voit périr!
„ Ils ont chanté le retour de leur maître,
„ J'allais entrer, & combattre, & peut-être
„ Les délivrer des Anglais inhumains.
„ Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
„ Non, lui dit Jeanne, il eſt tems de paraître.

„ Venez, mettez, en signalant vos coups,
„ Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
„ Marchez, mon prince, & vous sauvez la ville;
„ Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit: „ quoi, vous savez flatter?
„ Je vaux bien peu; mais je vais mériter
„ Et votre estime & celle de la France,
„ Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ses pas l'oriflâme est porté.
Jeanne & Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le roi, Montrose & saint Denis.
Charle, Dunois, & la Baroise altiere,
Sur les Bretons s'élancent par derriere,
Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube & du Rhin.
L'aigle superbe, aux aîles étendues,
Aux yeux perçans, aux huit grifes pointues,
Planant en l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts & de mourans jonchées:
Et de leurs corps ils faisaient un rempart.

Dans cette horrible & ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois : „ Cher bâtard,
„ Dis-moi de grace, où donc eſt-elle allée ?
„ Qui ? dit Dunois.... Le bon roi lui repart ;
„ Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ? ...
„ Qui donc ? ... Hélas ! elle était diſparue
„ Hier au ſoir avant qu'un heureux ſort
„ Nous eût conduits au château de Betfort.
„ Et dans la place on eſt entré ſans elle,
„ Nous la trouverons bien, dit la pucelle.
„ Ciel ! dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle,
„ Gardez-la-moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait & combattait toujours.
Oh ! que ne puis-je, en grands vers magnifiques,
Ecrire au long tant de faits héroïques ?
Homere ſeul a le droit de compter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre & de les répéter,
De ſuputer les coups & les bleſſures,
Et d'ajouter au grand combat d'Hector
De grands combats, & des combats encor.
C'eſt là, ſans doute, un ſûr moyen de plaire,
Mais je ne puis me réſoudre à vous taire,
D'autres dangers dont un deſtin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand ſon amant s'avançait vers la gloire.
Dans le chemin ſur les rives de Loire,
Elle entretient le pere Bonifoux,
Qui toujours ſage, inſinuant & doux,
Du tentateur lui contait quelque hiſtoire
Divertiſſante, & ſans réflexion,

Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas la Trimouille & sa dame
S'entretenaient de leur fidelle flâme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour,
Dans leur château tout entier à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure.
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Athalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante,
Agnès approche & chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante;
Tous quatre allaient tenant de beaux discours
De piété, de combats & d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme & cheval sous le terrein mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut. Ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal,
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra souvent jouer si mal:
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trape.
Montrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, & fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe au point: mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, & blême comme gipse,

Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipſe.
Paul Tirconel, qui de loin l'apperçut,
A ſon ſecours à grand galop courut.
En arrivant ſur la place funeſte,
Paul Tirconel y fond avec le reſte.
Ils tombent tous dans un grand ſouterrein,
Qui conduiſait aux portes d'un jardin,
Tel que n'en eut Louis le quatorzieme,
Aïeul d'un roi qu'on chérit & qu'on aime,
Et le jardin conduiſait au château
Digne en tous ſens de ce jardin ſi beau.
C'était... mon cœur à ce mot ſoupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès & Bonifoux!
Qu'allez-vous faire? & que deviendrez-vous?

CHANT XVII.

Comment JEANNE *retomba dans une étrange tentation.*

QUe la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable!
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion:
Et c'eſt auſſi le partage du diable.
Le gros damné, le pere Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudiere,
En blaſphêmant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la pucelle altiere,
Par qui là-haut, d'un coup d'eſtramaçon,
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait: „ ah Belzébuth! mon pere!
„ Ne pourrais-tu dans quelque gros péché,
„ Faire tomber cette Jeanne ſévere?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier,
Courut bien vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre,
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Charle, Dunois, & la groſſe amazone,

Laſſés tous trois des travaux de Bellone,
Etaient enfin revenus dans leur fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brêche réparée
Aux aſſaillants ne permit plus d'entrée;
Des ennemis la troupe eſt retirée,
Les citoyens, le roi Charle, & Betfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
Muſes, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut apprendre à la race future,
Et vous, lecteur, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez le bon monſieur Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fideles
De ce baudet poſſeſſeur de deux aîles:
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne aîlé quels étaient les deſſeins,
Quand il avait ſur ſes aîles dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu ſacré dont il nous reſte encore
Quelques rayons de ce monde épuiſé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé.

Tout eſt flétri, la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flâme agiſſante,
Un genre heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie:
Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaîné par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, Abbés, Colonels, Conſeillers,
Gens de bel air, & même Cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor:
Il n'était qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe.
La groſſe Jeanne au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappellait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne, qu'il aime,
Connut enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,
Et qu'une femme, en toute occaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.

Elle fut prête à devenir la proie
D'un piege affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie.
Le tentateur qui ne néglige rien,
Autour de nous rode ; épiant ſans ceſſe,
Prenant ſon tems, il le prend toujours bien.
Il eſt par-tout. Il entra par adreſſe
Au corps de l'âne : il lui forma l'eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il apprit,
A ſa voix rauque il ôta la rudeſſe :
Il l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art,
Approfondi par Ovide & Bernard.
L'âne éclairé ſurmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos,
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux ;
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & ſur-tout d'être belle :
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mere,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
„ Où ſuis-je ! ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc !
„ Qu'ai-je entendu ! par ſaint Luc, par ſaint Marc !
„ Eſt-ce mon âne ! ô merveille ! ô prodige !
„ Mon âne parle, & même il parle bien.
L'âne à genoux, compoſant ſon maintien,
Lui dit : „ ô d'Arc, ce n'eſt point un preſtige,
„ Voyez en moi l'âne de Canaan :
„ Je fus nourri chez le vieux Balaan :

„ Chez les payens Balaan était prêtre ;
„ Moi j'étais juif, & ſans moi mon cher maître
„ Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
„ Dont un grand mal fût ſans doute advenu.
„ Adonai récompenſa mon zèle ;
„ Au vieil Adam d'abord il me donna :
„ Adam avait une vie immortelle :
„ J'en eus autant ; & le maître ordonna
„ Que le ciſeau de la parque cruelle
„ Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
„ Je jouis donc d'un éternel printems
„ Dans le jardin de vos premiers parens,
„ Avec Adam dont je fus la monture ;
„ Là, pour nous deux l'indulgente nature,
„ Sans s'épuiſer prodiguait ſes préſens.
„ De ce jardin le maître débonnaire
„ Me permit tout, hors un cas ſeulement ;
„ Il m'ordonna de vivre chaſtement :
„ C'eſt pour un âne une terrible affaire.
„ Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
„ Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
„ Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
„ J'obéis mieux que votre premier homme,
„ Qui perdit tout pour manger une pomme.
„ Je fus vainqueur de mon tempérament ;
„ La chair ſe tut, je n'eus point de faibleſſes ;
„ Je vécus vierge ; or ſavez-vous comment ?
„ Dans le jardin il n'était point d'ânesſes.
„ Je vis couler, content de mon état,
„ Plus de mille ans dans ce doux célibat,
„ Lorſque Bacchus vint du fond de la Grece
„ Porter la thirſe, & la gloire & l'ivreſſe

„ Dans les pays par le Gange arrosés.
„ A ce héros je servis de trompette ;
„ Les Indiens par nous civilisés,
„ Chantent encor ma gloire & leur défaite.
„ Silene & moi nous sommes plus connus,
„ Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
„ Bientôt il plut au maître du tonnerre,
„ Au créateur du ciel & de la terre,
„ Pour racheter le genre humain captif,
„ De se faire homme, & qui pis est, Juif.
„ Joseph, Panthere, & la brune Marie,
„ Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
„ A son Epoux la belle dit adieu,
„ Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
„ Il fut d'abord suivi par la canaille,
„ Par des Mathieus, des Jacques, des enfans ;
„ Car Dieu se cache aux sages comme aux grands :
„ L'humble le suit, l'homme d'état s'en raille :
„ La cour d'Hérode & les gens du bel air
„ Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
„ De cette chair l'humanité sacrée
„ Est de Pilate assez peu révérée.
„ Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
„ Et qu'un long bois pour Jesus fût dressé,
„ Il devait faire en public son entrée.
„ C'était un point de sa religion,
„ Que sur un âne il entrât dans Sion.
„ Cet âne était prédit par Isaïe,
„ Ezéchiel, Baruc, & Jérémie :
„ C'était un cas important dans la loi :
„ O Jeanne d'Arc ! cet âne, c'était moi.

„ Un ordre vint à l'archange terrible,
„ Qui du jardin eſt le Suiſſe inflexible,
„ De me laiſſer ſortir de ce beau lieu,
„ Je pris ma courſe, & j'allai porter Dieu.
„ Notre préſence impoſait aux oracles:
„ A chaque pas nous faiſions des miracles:
„ Vérole, toux, fiévre, chancre, farcin,
„ Diſparaiſſaient à notre aſpect divin.
„ Chacun criait: vive le roi de gloire!
„ Vous connaiſſez le reſte de l'hiſtoire.
„ Le créateur pendu publiquement,
„ Reſſuſcita bientôt ſecrettement.
„ Je ſuis fidèle, & reſtai chez ſa mere,
„ Très-mal bâté, faiſant très-maigre chaire;
„ Marie, au jour de ſon aſſomption,
„ Par teſtament me laiſſa penſion:
„ Et je vécus mille ans dans ſa maiſon;
„ Juſques au jour où cette maiſon ſainte,
„ De la cité quittant l'indigne enceinte,
„ Alla par mer aux rivages heureux,
„ Où de Lorette eſt le tréſor fâmeux.
„ Là, dú ſeigneur je ſervis les pucelles:
„ J'en fus aimé, je fus plus vierge qu'elles.
„ Enfin, là haut dans ces plaines d'azur,
„ Lorſque ſaint George à vos Français ſi dur,
„ Ce fier ſaint George aimant toujours la guerre,
„ Voulut avoir un courſier d'Angleterre,
„ Quand ſaint Martin, fâmeux par ſon manteau,
„ Obtint encor un cheval aſſez beau,
„ Monſieur Denis, qui comme eux fait figure,
„ Voulut comme eux avoir une monture.
„ Il me choiſit, près de lui m'appella:

„ D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :
„ Du doux Jesus les bontés paternelles
„ Me firent don de deux brillantes aîles :
„ Et dans le tems que les anges des airs
„ Faisaient voguer la maison sur les mers,
„ Je pris mon vol aux voutes éternelles.
„ L'aigle de Jean & le bœuf de Mathieu
„ Me firent fête en cet auguste lieu :
„ L'agneau sans tâche avec moi brouta l'herbe.
„ Là je bravai ce cheval si superbe,
„ Qui doit porter par arrêt du destin
„ Tantôt Luther, & tantôt Jean Calvin.
„ Je fus nourri de nectar, d'ambroisie.
„ Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
„ N'approche pas du plaisir que je sens,
„ Au doux aspect de vos charmes puissants.
„ L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
„ Ne valent pas votre beauté suprême.
„ Croyez surtout, que de tous les emplois
„ Où m'éleva mon étoile bénigne,
„ Le plus heureux, le plus, selon mon choix,
„ Et dont je suis peut-être le plus digne,
„ C'est de servir sous vos augustes loix.
„ Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée,
„ J'ai vu par vous ma fortune honorée :
„ Non, je n'ai point abandonné les cieux,
„ J'y suis encor : le ciel est dans vos yeux.

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue, & les deux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,

Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout, ce geſte inimitable,
Firent ſur Jeanne un vif & prompt effet,
Que ſon Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit : ô prodige ! ô merveille !
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Déborà la lance rédoutable
Etait chez Jeanne, auprès de ſon chevet ;
Il la ſaiſit. La puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourſuit l'eſprit malin :
Belzébuth tremble, & prompt à diſparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en ſa puiſſance
La belle Agnès & les héros divers,
Anglais, Français, qui tombés dans le piege
Sont priſonniers en ce lieu ſacrilege.
Ce Conculix depuis le jour cruel
Où le bâtard & la pucelle altiere,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De ſon palais ont forcé la barriere,
Se gardait bien de donner des ſoupés
Aux chevaliers dans ſes lacs attrapés.

Il les traitait avec rude maniere,
Et les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.
„ Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
„ Serez fessés une fois par semaine,
„ Jusqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un,
„ En remplissant un devoir peu commun,
„ Pourra sauver votre demi-douzaine.
„ Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous fix
„ Du fond du cœur brûle pour Conculix.
„ Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine,
„ Si nul de vous ne peut y réussir,
„ Soyez fessés, car tel est son plaisir.
Il s'en retourne après cette sentence.
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se dévouer pour tous ?
Agnès disait : pourrais-je en conscience
„ Du Dieu d'amour sentir ici les coups ?
„ Le don d'aimer ne dépend pas de nous :
„ Et je serai fidelle au roi de France !
Parlant ainsi, ses regards affligés
Lorgnent Monrose, & de pleurs sont chargés :
Monrose dit : „ pour moi j'aime une belle,
„ Que pour des dieux je ne saurais quitter ;
„ Cent Conculix ne sauraient me tenter :
„ Et je voudrais être fessé pour elle !
„ Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
Dit Dorothée. „ Il n'est point de tourment
„ Que de l'amour le charme n'adoucisse :

„ Quand on eſt deux, eſt il quelque ſupplice ?
Son la Trimouille, & ce diſcours charmant
Tombe à ſes pieds & s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allege un peu de joie.
Le confeſſeur ayant touſſé deux fois,
Leur dit: „ Meſſieurs, j'étais jeune autrefois:
„ Ce tems n'eſt plus: & les rides de l'âge
„ Ont filloné la peau de mon viſage.
„ Que puis-je ? hélas ! je ſuis par mon emploi
„ Dominicain, & confeſſeur du roi:
„ Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se leve, & dit: eh bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu de ſexe feminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la géoliere alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal
D'un goût tout neuf, & fort original.

CHANT XVIII.

La Préſidente LOUVET *devient folle d'amour pour le ſire* TALBOT, *& la Pucelle pour l'âne de* DENIS.

JE dois conter quelle terrible ſuite
De Conculix eut l'infame conduite ;
Ce que devint l'éfronté Tirconel,
Et quel ſecours étrange & ſalutaire
Sut procurer notre révérend pere
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidèle
Par qui Satan pollua la pucelle.
Mais avant tout, le ſiege d'Orléans
Où s'eſcrimaient tant de fiers combattans,
Eſt le grand point qui tous nous intéreſſe.
O Dieu d'amour ! ô puiſſance ! ô faibleſſe !
Amour fatal tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Betfort & ſon expérience,
Ce que Talbot & ſa rare vaillance
Ne purent faire, amour ! tu l'entrepris

Songez, lecteurs, que ces fatales flâmes
Brûlent vos corps & hasardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
En te jouant dans la triste contrée
Où cent héros combattent pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une fléche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siege mémorable,
Dans une trêve, hélas! trop peu durable,
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet ce grave Président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la Présidente.
Madame était un peu collet monté.
Il hait l'air prude, & souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La Présidente en cette occasion
Gagna Talbot & perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot & ses fieres cohortes
Avaient brisé les remparts & les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits,
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur les mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix:
„ Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!

Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, & Bellone, & le ſort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La Préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis auprès d'une mazure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panage ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu :
La Préſidente en était tout en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée,
Une beauté dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait Baron cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſe accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.
N'en pouvant plus, la belle Préſidente
Dans ſon accès, dit à ſa confidente,
„ Cours, ma Suzon; vole, va le trouver,
„ Dis-lui, dis-lui, qu'il vienne m'enlever.
„ Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire,
„ Qu'il ait pitié de mon tendre martyre;
„ Et que s'il eſt un digne chevalier,
„ Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.
La confidente envoie un jeune page;
C'était ſon frere; il fait bien ſon meſſage;
Et ſans tarder ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet & forcent le logis.

On entre ; on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, & peinte, & requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enleve, on la fait diſparaître
Par les chemins dont Talbot eſt le maître.
Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant eſſuyé de larmes,
Voulut le ſoir dans les bras de l'amour,
Se conſoler du malheur de ſes armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, ſoupe avec ſa maîtreſſe.
Sire Talbot qui n'eſt point abbatu,
Attend chez lui l'objet de ſa tendreſſe.
Tout était prêt pour un ſouper exquis.
De gros flacons à panſe ciſelée
On rafraîchit dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cireaux dans ſes caveaux.
A l'autre bout de la ſuperbe tente
Eſt un ſopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à doſſier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aiſe.
Sire Talbot vivait à la Françaiſe.
Son premier ſoin fut de faire chercher
Le tendre objet qui l'avait ſu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de ſon amante ;
Il la demande ; on vient : on lui préſente
Un monſtre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds en comptant ſes patins.
D'un rouge vif ſes paupieres bordées

Sont d'un ſuc jaune en tout tems inondées :
Un large nez au bout torts & crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot crut voir la maîtreſſe du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la ſœur du gros monſieur Louvet,
Qu'en ſon logis ſa garde avait trouvée,
Et qui de gloire & de plaiſir crevait,
Se pavanant de ſe voir enlevée.
La Préſidente en proie à la douleur
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe,
Se déſolait de la triſte mépriſe :
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur,
L'amour déjà troublait ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits,
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la pucelle.
Jeanne s'émut : ſes ſens furent charmés :
Les yeux en feu : „ par ſaint Denis, dit-elle,
„ Eſt-il bien vrai, monſieur, que vous m'aimez?
„ Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne ? oui, mon cœur vous adore ;
„ Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
„ Qu'avec plaiſir je ſervis l'écuyer
„ Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
„ Où s'emportait la bête monachale !
„ Mais que je ſuis plus jaloux mille fois
„ De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
„ Yvre d'amour, & fou de jalouſie,
„ Je tranſportai Dunois en italie.
„ Las ! il revint ; il vous offrit ſes vœux,

„ Il eſt plus beau, mais non plus amoureux,
„ O noble Jeanne ! ornement de ton âge !
„ Dont l'univers vente le pucelage,
„ Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur ?
„ Ce ſera moi, j'en jure par mon cœur.
„ Ah ! ſi le ciel en m'ôtant les âneſſes
„ Te réſerva mes plus pures careſſes,
„ Si toujours doux, toujours tendre & diſcret,
„ Juſqu'à ce jour j'ai gardé mon ſecret,
„ De mes deſirs ſi Jeannette eſt flattée,
„ Si pénétré du plus ardent amour
„ Je te préfere au céleſte ſéjour,
„ Et ſi mon dos tant de fois t'a portée,
„ Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec ſurpriſe autant qu'avec colere ;
Et cependant ſon grand cœur en ſecret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſinguliere,
Sur les ſens lourds d'une âme ſi groſſiere.
Vers ſon amant elle avance la main
Sans y ſonger, puis la tire ſoudain.
Elle rougit, s'effraie & ſe condamne,
Puis ſe raſſure, & puis lui dit : „ bel âne !
„ Vous concevez un chimérique eſpoir :
„ Reſpectez plus ma gloire & mon devoir :
„ Trop de diſtance entre nos deux eſpeces :
„ Non, je ne puis approuver vos tendreſſes.
„ Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit : „ l'amour égale tout.
„ Songez au cygne à qui Léda fit fête
„ Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.

„ Connaiſſez-vous la fille de Minos ?
„ Un taureau l'aime : elle fuit des héros ,
„ Et va coucher avec ſon quadrupede.
„ Sachez qu'un aigle enleva Ganimede ,
„ Et que Philire avait favoriſé
„ Le Dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours : & le diable
Premier auteur des écrits de la fable ,
Lui fourniſſait ces exemples frappans ,
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Jeanne écoutait : que ne peut l'éloquence !
Toujours l'oreille eſt le chemin du cœur :
L'étonnement eſt ſuivi du ſilence.
Jeanne, ébranlée , admire , rêve , penſe,
Aimer un âne , & lui donner ſa fleur ,
Souffrirait-elle un pareil déshonneur ,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers & des héros de France ?
Après avoir , par la grace d'en-haut ,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne eſt un amant céleſte ;
Il n'eſt héros ſi brillant & ſi leſte :
Nul n'eſt plus tendre & nul n'a plus d'eſprit ,
Il eut l'honneur de porter Jeſus-Chriſt ;
Il eſt venu des plaines éternelles :
D'un ſéraphin il a l'air & les aîles :
Il n'eſt point là de beſtialité ,
C'eſt bien plutôt de la divinité.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne , & confondaient ſa tête.
Ainſi l'on voit dans les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs ,

L'un accourant des cavernes auſtralès,
L'autre ſiflant des plaines boréales
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'océan
Vers Sumatra, Bengale ou Ceilan ;
Tantôt la mer aux Cieux ſemble être portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jettée :
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.
Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant : & la belle agitée
Ne peut tenir dans ſon émotion
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincellerent,
Son cœur s'émut : tous ſes ſens ſe troublerent :
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſur-tout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens :
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans ;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée ;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée ;
Ses yeux pourtant, regardaient par en bas :
Elle étalait ſes robuſtes apas :
De ſon cu brun les voutes s'éleverent,
Et ſes genoux ſur elle ſe plierent.
Tels on a vu Thibouville & Villars,
Imitateurs du premier des Céſars,
Tout enflâmé du feu qui le poſſede
Tête baiſſée attendre un Nicomede,
Et ſeconder par des fréquens écarts
Les vaillans coups de leurs laquais picards.

L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes & les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
Serrant la feſſe & tortillant le cu,
Brûler des feux dont ſon amant pétille,
Hâter l'inſtant de ceſſer d'être fille,
Et du ſatin de ſon croupion charnu
De ſon baudet preſſer l'ingen à cru.
Déjà trois fois la défunte pucelle
Avait ſenti dans ſon brûlant manoir
Jaillir les eaux du céleſte aroſoir;
Et quatre fois la terrible alumelle
Juſques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avait vu, car ſentir c'eſt bien voir,
Du chaud braſier qui couve au-dedans d'elle
Naître & mourir mainte & mainte étincelle,
Quand tout à coup on entend une voix,
„ Jeanne accourez, ſignalez vos exploits,
„ Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes,
„ On va combattre, & déjà nos gendarmes
„ Avec le roi commencent à ſortir;
„ Habillez-vous, eſt-il tems de dormir?
C'était la belle & jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du ſommeil
Venait la voir & hâter ſon réveil.
Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le *duo* dans le fort des exploits,
Et ſe ſigna de honte par trois fois.
Jadis Venus fut bien moins confondue,

Lorſqu'en des rets formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.
Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là
Témoin de tout, immobile reſta;
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta;
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
„ Vous avez vu, ma fille, un grand myſtere,
„ Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
„ Si l'apparence eſt un peu contre moi,
„ J'en ſuis fâchée, & vous ſaurez vous taire;
„ De l'amitié je ſais remplir les droits,
„ En cas pareil comptez ſur mon ſilence,
„ Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
„ Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots elle ſauta du lit,
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culote & changea de chemiſe,
Son corſelet & ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec pleine franchiſe:
„ En vérité, Madame, mon eſprit
„ Ne connait rien à pareille avanture:
„ Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
„ Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure;
„ J'en ſuis atteinte, & mon malheur m'apprit
„ A pardonner des faibleſſes aimables.
„ Oui, tous les goûts ſont pour moi reſpectables:
„ Mais j'avouerai que je ne conçois pas,
„ Lorſque l'on peut ſerrer entre les bras
„ Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
„ Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre;

„ Comment on peut ſoutenir l'apareil
„ De l'attitude aptée à cas pareil :
„ Comment on eſt d'avance conſternée,
„ Epouvantée, abimée, étonnée,
„ De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
„ Pour donner place à la groſſeur outrée,
„ Longueur, roideur, force déméſurée
„ De l'inſtrument qui doit vous déchirer,
„ Pour de droit fil en plein vous perforer ;
„ Comment enfin, on peut ſans réſiſtance
„ Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
„ S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
„ Que d'aſſouvir le deſir ſi profane
„ De préférer au beau Dunois un âne,
„ Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter.
„ Vous en goûtiez pourtant, la belle dame :
„ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flâme.
„ Certes en moi la nature patit ;
„ Je me connais, je ſerais alarmée
D'un tel galant. „ Jeanne alors repartit
En ſoupirant : „ Ah! s'il t'avait aimée !

C'eſt par ces vers, enfans de mon loiſir,
Que j'égayais les ſoucis du vieil âge :
O don du ciel, tendre amour ! doux deſir !
On eſt encor heureux par votre image :
L'illuſion eſt le premier plaiſir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne & de Dunois,
Me conſoler de la jalouſe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du ſot, des ſottiſes du ſage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Briſons ma lire, elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits.
Lecteur ! ma Jeanne aura ſon pucelage,
Juſqu'à ce que les vierges du ſeigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder leur.

LETTRE

DE M. de Voltaire à l'Académie Françaiſe, ſur les premieres éditions de ce Poëme.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont comme vous, à la tête de la litérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piece de théatre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage? on ſe hâte d'ajuſter les fragmens comme on peut; on remplit ces vuides au hazard; & on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'hiſtoire univerſelle, deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, & où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprens qu'à préſent on débite de cette maniere, quelques fragmens informes &

falsifiés des mémoires que j'avais amassés dans les archives publiques sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet, qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui sait un peu sa langue, & qui a puisé quelque goût dans votre société & dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la premiere.

Cet abus, de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténebres doivent tomber. C'est à vous, Messieurs, & aux Académies formées sur votre modele, dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élevent leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le public que vous éclairez est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

X

RÉPONSE DE L'ACADÉMIE.

MONSIEUR,

L'Académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives & défigurées dont vous vous plaignez ; c'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits, ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malice vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'Académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. DUCLOS, Secretaire.

ÉPITRE

DU PERE GRISBOURDON,

A M. DE VOLTAIRE.

MOn cher confrere en fine diablerie,
Féal Voltaire, élu né de l'enfer,
Salut, honneur, & joie en Lucifer,
Digne patron de notre coterie,

Notre seigneur & commun souverain.
Ces jours passés dans notre sanhédrin,
Certain damné jeune & de haut parage
Tout frais venu chez nous en équipage,
Genoux en terre, à Lucifer offrit
De la pucelle un extrait manuscrit.
Le noir monarque avec un ris farouche,
Qui fit sortir un charbon de sa bouche,
Comme un pontife, à ce nouveau vassal
Faisant baiser son ergot infernal,
Prit de ses mains le poëme cynique,
Et le remit soudain à Griphael,
Greffier en chef, civil & criminel,
Pour qu'il en fit la lecture publique.
Tous les démons s'étant mis sur les bancs
Pour éviter le bruit & le désordre,
Comme aux états, acroupis par trois rangs,
Ceux du clergé, des nobles, du tiers-ordre.
Dom Griphael ayant toussé trois fois,
Et craché deux, nous lut à haute voix
Les faits brillans de la coureuse Jeanne,
Et ceux d'Agnès, & ceux du divin âne,
Que dans tes vers tu rajustes si bien,
Que hors du vice on n'est instruit de rien.
On entendait, pendant cette lecture,
Un bruit confus s'élever dans les airs:
De tous côtés on chuchote, ou murmure,
Aucun mortel, fût-ce le plus pervers,
Se disait-on l'un à l'autre à l'oreille,
Ne peut écrire une histoire pareille
Sans avoir fait un cours dans les enfers.
Quelques-uns même, (à vrai dire des Grimes,

Des diableteaux peu faits à de grands crimes)
En écoutant les rimes rougiſſaient,
Et ſur leur front leurs cornes ſe dreſſaient.
Mais nos démons de Créce & de Florence,
Nos gros bonnéts & de cloître & de cour,
Surpris, charmés de ta rare ſcience,
Battant des mains te louaient tour à tour.
Quand Griphael eut achevé de lire
Cet inſtruiſant, mais déteſtable écrit
Qui nous avait de ſi bon cœur fait rire,
Le ſouverain du ténébreux empire
Ayant un peu recueilli ſon eſprit,
Fit de la griffe un ſignal de ſilence:
Puis auſſi-tôt roulant ſur l'aſſiſtance
Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit:
„ Fourche, ceci paſſe la raillerie:
„ On nous a fait une friponnerie.
„ Mais, par mon chef, ſur l'heure je prétens
„ Savoir quel eſt, ou qui ſont les faux freres
„ Aſſez hardis pour divulguer aux gens
„ Nos plus ſacrés & plus profonds myſteres.
„ Ne croyez pas, non, non, c'eſt une erreur,
„ Ne croyez pas que l'auteur ſophiſtique
„ De cet écrit, ſi fort, ſi ſéducteur,
„ Si digne enfin d'être de ma fabrique,
„ Lui ſeul ait pu ſi bien ſe mettre au fait
„ De tout le fin de ma cour diabolique.
„ Quelqu'imprudent qu'il puiſſe être en effet,
„ Quoique verſé dans notre politique,
„ Aurait-il dit ce qu'on fait en ſecret
„ Dans nos foyers & dans nos réfectoires,
„ S'il n'eût pas eu ſur cela des mémoires?

„ Je le connais : il eſt ſi bon chrétien ,
„ Que ſur le cou je lui laiſſe la bride
„ Suivre tout ſeul , ſans l'inſpirer en rien ,
„ L'heureux penchant que ſa belle ame guide :
„ Mais pour le coup dans ſes vers je vois bien
„ Que l'un de vous a dirigé ſa plume.
„ Toi , Grisbourdon , parle ; réponds , frocard ?
„ Il eſt ſouvent de toi , dans ce volume ,
„ Fait mention. N'as-tu point par hazard
„ A cet auteur révélé nos myſteres ?
Non , ſire. Hélas ! j'en jure par vos ſerres ,
Lui répondis-je avec un air ſoumis :
Je le connais ſeulement par ſes œuvres.
De plus , Seigneur , à mes meilleurs amis
Je ne voudrais révéler vos manœuvres.
Quoique damnés , nous autres gens à froc
Sommes toujours plus fermes que des rocs
Au vœu ſacré qui nous lie à notre ordre.
Comme ſur nous on ne cherche qu'à mordre ,
Avec grand ſoin , pour de bonnes raiſons ,
On tient ſecret au ſtupide vulgaire ,
Ce qui ſe paſſe au ſein de nos maiſons.
Trop de motifs me portent à me taire.
Tandis qu'hélas ! je grille dans ces lieux ,
Tous nos dévots me comptent dans les cieux.
Notre couvent au moyen de la quête
Tire de quoi faire chommer ma fête ,
Et fait de moi l'office en faux bourdon ;
Mainte femelle a dans un reliquaire ,
Sous ſa chemiſe un bout de mon cordon.
Sur terre enfin je ſuis ſaint Grisbourdon ,
Confeſſeur , vierge , au commun du bréviaire.

Patron banal (pour ce que vous ſavez)
De ces bâtards nommés enfans trouvés.
A ce diſcours chacun ſe prit à rire.
Mais Belphegor, ſe levant, lui dit : " ſire,
„ En écoutant avec attention
„ Ce manuſcrit, excellent protocole
„ De la plus ſale abomination,
„ Fait en un mot pour nos maîtres d'école,
„ J'ai penſé moi, qu'il peut être dicté
„ Par notre ami le ſeigneur Aſmodée,
„ Directeur né d'une ame débordée,
„ Et profeſſeur en fait d'impureté.
Maître Aſmodée, à ce galant reproche,
Levant en l'air une main ſale & croche,
Se récria : " c'eſt à tort, monſeigneur,
„ Qu'on met ici cet écrit ſur mon compte,
„ On me fait même en cela trop d'honneur.
„ Car entre nous, je l'avoue à ma honte,
„ Je ne pourrais, meſſieurs, c'eſt un fait ſûr,
„ Si bien dépeindre en ſtyle lubrique
„ Tous les reſſorts de mon eſprit impur.
„ Quant à l'auteur, il eſt bien de ma clique ;
„ C'eſt mon éleve ; & dès ſes jeunes ans,
„ J'ai cultivé ſes mœurs & ſes talens.
„ J'ai réuſſi pleinement, je m'en pique.
„ Je lui ſervais alors de précepteur ;
„ Je l'ai depuis fait mon prédicateur,
„ Mon lieutenant, mon premier ſecretaire ;
„ Et le chef-d'œuvre enfin qu'il vient de faire
„ Eſt un garant de ſa capacité.
„ Qui que ce ſoit de nous ne l'a dicté.
„ Et dans ſon cœur, puiſqu'il faut vous le dire,

„ Il a puiſé tout ce qu'on vient de lire.
„ Il eſt bien vrai qu'avant que de l'écrire
„ Il m'invoqua ; je fus le voir ſoudain ;
„ Et l'embraſſant lui ſouflai dans le ſein
„ Tout le poiſon de mes feux impudiques.
„ Je fis paſſer devant ce libertin
„ Ces traits hardis & ces tableaux cyniques
„ Peints ſous mes yeux jadis par Aretin ;
„ Puis je lui dis, vois cette perſpective :
„ Elle te plaît, t'enchante, te ravit,
„ Suis les écarts de ta verve laſcive ;
„ Ecris, mon cher. Le ſatyre écrivit.
„ Ah ! s'écria le prince à face noire :
„ Ah ! l'heureux fond, l'excellent naturel !
„ De ce génie exaltons tous la gloire :
„ Au grand Voltaire érigeons un autel.
„ Cher Aſmodée ! ô patron des toupies,
„ Que ſous vos yeux, à l'inſtant Griphael
„ De cet écrit tire mille copies,
„ Que mes ſujets puiſſent le lire tous,
„ Car je prétends qu'en ces ſombres demeures
„ Chacun ſur ſoi le porte en guiſe d'heures ;
„ Vous, Philopode, au fait de tous ſes goûts,
„ Dût en créver ſa cabale ennemie,
„ Expédiez un brevet à l'auteur
„ D'aſſocié dans notre académie.
Ainſi parla notre maître & ſeigneur.
Moi, qui pour toi me ſens rempli de zele,
Et qui te dois ſans doute du retour
Pour avoir ſu mettre en un ſi beau jour,
Si fort en vogue, & preſqu'en parallele,
Mes grands talens, & ceux de mon mulet,

Je t'ai ſur l'heure écrit ce long billet
Pour t'annoncer cette heureuſe nouvelle.
Il n'eſt beſoin de te faire valoir
Ce brillant grade & cet honneur inſigne,
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir ;
Tu le ſens bien, & de plus en es digne.
Adieu, mon cher : adieu, juſqu'au revoir.
Qu'avec plaiſir dans notre ardente étuve,
Je te verrai deſcendre un de ces jours :
En t'atendant je vais chaufer toujours
Et ta couchette & ta fatale cuve,
Où l'on t'aprête un petit bain ſoufré.
Dès qu'avec nous tu ſeras engoufré,
Tu trouveras, je t'en préviens d'avance,
Dans ce pays des gens de connaiſſance ;
Dépêché, acours : tes amis des enfers
Te recevront chacun à bras ouverts.

ÉPIGRAMME

Sur le Poëme de la Pucelle.

A L'œuvre on connoit l'ouvrier :
En liſant la ſalle Pucelle,
Amis, pourquoi vous tant récrier
Sur l'eſprit dont elle étincelle ?
C'eſt du Voltaire..... Et tout eſt beau,
Tout plaît chez lui, juſqu'au blaſphême,
Lorſqu'on y trouve le tableau
D'un auteur qui s'eſt peint lui-même.

JUGEMENT
SUR LE POÉME DE LA PUCELLE,
A M. ***
Qui en a fait deux éditions peu exactes.

LA nouveauté, quel qu'en ſoit l'avantage,
Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage ;
Du jugement l'équitable clarté
Des préjugés diſſipe le nuage,
Et ne nous fait donner notre ſufrage
Que lorſqu'il eſt à bon droit mérité.
C'eſt de la mode être bien entêté
Que de prôner pour gentille pucelle
Une hideuſe & ſale péronnelle,
Rebut honteux de ruſtres, de valets,
Digne ſupôt des plus vils cabarets.
Notez encor, que dans votre grimoire
On liſait mal cette piteuſe hiſtoire :
Il y manquait élégans afiquets,
Riches clinquans, brillans colifichets,
Que nous avons, avec l'aide d'un ſage,
Reſtitué preſque de page en page.
Pour la honnir & la vilipender,
Beſoin n'était de la tant ravauder.
De ces hauts faits nous n'avions l'ame épriſe ;
Nuls ornemens n'ont pû l'achalander.

Voyez un peu la pénible entrepriſe,
Que de garder pendant un an entier
Son pucelage offert au muletier,
Ce monſtreux, ce hardi pucelage,
Dont n'eût voulu laquais, moine, ni page.
Ce bijou rare à la ſotte reſta,
Parce qu'après nul autre il ne tenta.
Fors un galant, portant longues oreilles,
Qui ne fit rien, & promettait merveilles.
Nous n'y voyons de l'un à l'autre bout,
Que rêves creux d'un immodeſte crâne,
Brides à veaux, & contes de peau d'âne,
Faits, entaſſés ſans juſteſſe & ſans goût,
Comparaiſons froides & monotones,
Malheureux choix de lieux & de perſonnes,
Et ſaletés brochantes ſur le tout,
Un Conculix, un Baron de Cutendre,
Que ſans horreur on ne ſauroit entendre,
De cent beautés ne ſont que l'avant-goût.
Nous exceptons cependant ſœur Beſogne
Jouant ſon rôle avec quelque vergogne;
Jeune, naïve, & que le cœur abſout
Très-volontiers d'un peu de paillardiſe,
Pour ſa vaillance & pour ſa mignardiſe.
La belle Agnès, qui craignant l'embarras,
De réſiſter à ce que lui propoſe
Ou l'Aumônier, ou Chandos, ou Monroſe,
Fuit gauchement, & tombe à chaque pas,
De tous les trois tour à tour dans les bras;
Toujours aimable & toujours ingénue,
Toujours de crainte ou de plaiſir émue,
L'aimable page, au teint brillant & frais,

Qui dans ſon cœur fait pencher la balance,
Riche en talens, comme pourvu d'attraits,
Sur Charle même ayant la préférence:
(Tel autrefois l'élégant Adonis
L'avait ſur Mars dans le cœur de Cypris.)
Nous aprouvons encor la prévoyance
Du gros Bonneau, qui, ſage ſans fracas,
De tous les maux ne craint que l'abſtinence,
Et prend le ſoin d'en prévenir le cas.
Otez enfin quelques traits de ſatyre,
Quelques portraits brillans & pleins de feu,
Fruit du génie, autant que du délire,
Et reliez le tout en papier bleu
Pour être joint à Pierre de Provence,
Richard ſans peur, les douze Pairs France,
Et ce fratras de ſublimes écrits,
Qui du pont-neuf forment les beaux eſprits:
Duſſions-nous voir la préſente critique
Tenir ſon rang dans la même boutique!

FIN.

BRITISH
11 JY 77
MUSEUM